





047 0

LETTRE

DE MONTAIGNE

DE LA MONTAIGNE

DE LA MONTAIGNE

DE LA MONTAIGNE

DE LA MONTAIGNE

DE LA MONTAIGNE



DE LA MONTAIGNE

DE LA MONTAIGNE

790

Epist. 797

LETTRES

DE MONSIEUR

DE LA MOTTE,

SUIVIES

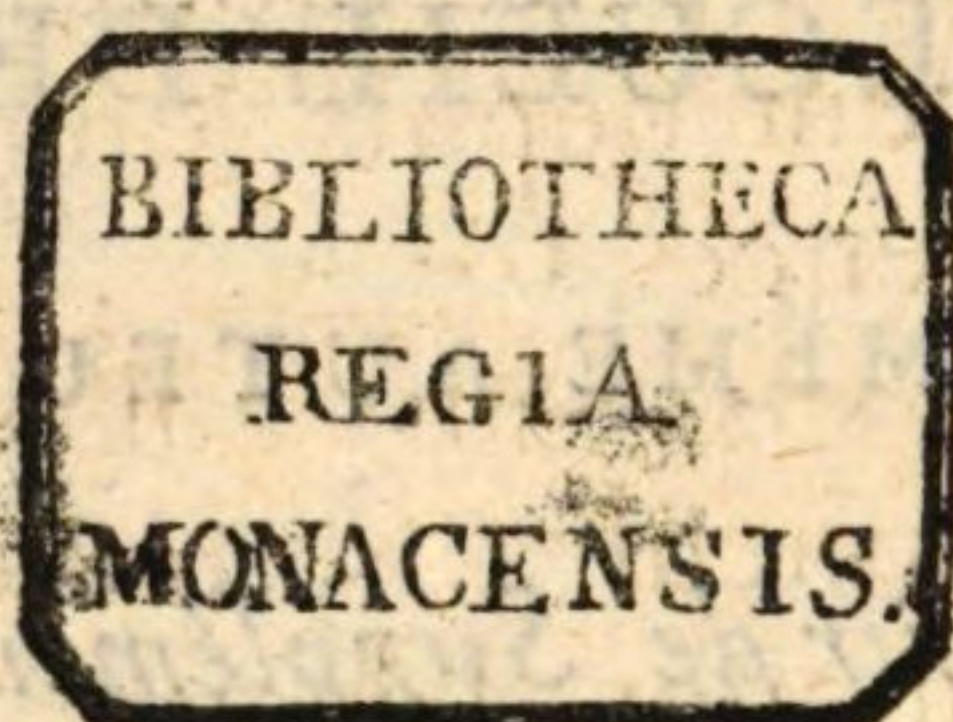
D'UN RECUEIL DE VERS

DU MÊME AUTEUR,

*Pour servir de Supplément à ses
Oeuvres.*



M, DCC. LIV.



M. DCC. LIV.

AVERTISSEMENT.

VOICI un Recueil de Prose & de Vers que ceux qui connoissent la Littérature Francoise attendent depuis long-tems avec impatience. Ce qui porte le nom d'un des Auteurs qui ont fait le plus d'honneur à notre Nation ne peut manquer d'exciter la curiosité du Public ; mais ce que certainement cette suite de Lettres a de plus intéressant , ce sont celles d'une Princesse si célèbre par son esprit , dans un siècle que l'on peut appeller le siècle du bon goût & du véritable esprit , d'une Princesse à qui tant de Poètes illustres du Regne de Louis XIV. ont donné les plus grands éloges. C'est elle qui dès sa plus tendre jeunesse a été célébrée par San-

iv *AVERTISSEMENT.*

teuil sous le nom de la Nymphé de Chantilly, *Nympha Cantiliaca*. Elle a reçu les hommages de tous les Savants de son tems, & peut-être a-t-on fait plus de Vers pour elle seule que pour tout ce qu'il y a jamais eu de Princesses au monde. On en peut juger par les *Divertissemens* de S** qui n'en sont pourtant qu'un léger échantillon. L'Anti-Lucrèce a été fait à sa Cour, & c'est en partie à S** que dans ces derniers tems M. de Voltaire a composé la *Rome Sauvée* qu'il lui a dédiée.

Les Lettres que nous publions aujourd'hui justifieront du moins ses éloges que l'on trouve répandus en tant d'endroits, & qui sont tels que sans ce garant la Postérité se feroit crue en droit de s'en défier; les Lettres de Madame de Maintenon ne laissent-elles pas une plus haute idée de son esprit, que celles de M. Racine qui en

AVERTISSEMENT. v

parlent si avantageusement ? Les louanges données à la faveur sont toujours suspectes. On a été surpris de voir une jeune personne éclipser par les graces & le naturel de son style , un Auteur depuis long - tems consommé dans l'art d'écrire. L'Ecoliere en sçavoit plus que le Maître. Scarron est obligé de faire de grands efforts pour paroître avoir de l'esprit. Mlle d'Aubigné ne prend pas même la peine de le chercher ; elle le trouve au bout de sa plume ; tant la Nature est au - dessus de l'Art. Madame de Sévigné a eu le même avantage sur le célèbre Bussy qui passoit sa vie à composer des Lettres. Il s'en trouve dans ce Recueil quelques-unes de Madame de Lambert, où règne un style pur quoique facile , & élégant sans rien avoir d'affecté. Il en faut convenir de bonne foi , en ce genre les femmes l'emportent sur les

vj *AVERTISSEMENT.*

hommes. Celles qui ont de l'esprit, écrivent d'ordinaire avec un naturel, une vivacité & des graces qu'on chercheroit inutilement dans les Auteurs qui se sont le plus appliqués au style épistolaire; les Lettres Péruviennes en font une nouvelle preuve. Je n'entreprendrai point de faire ici le parallèle de celles qui composent ce Recueil. Le Lecteur, sans qu'on prévienne son jugement, saura rendre justice au mérite des unes & des autres. Cependant, quelque intéressantes qu'elles puissent être pour la postérité, toujours avide de connoître ceux qui ont fait un grand bruit dans leur tems, peut-être en feroit-elle privée sans le hazard qui en a fait tomber entre les mains du Libraire, une copie qui vient de cette même Demoiselle de L** dont il y est parlé, & qui depuis sous le nom de Madame de S**, a fait par son esprit un

AVERTISSEMENT. vij
des principaux ornemens de la
Cour de S***. Il seroit heureux
pour le Public que quelque ha-
zard pareil empêchât de périr
quelques Comédies de cette Da-
me qui ont également plû aux
gens du monde & aux gens de
Lettres qui ont le plus de goût.

Le Lecteur ne peut manquer
de voir avec plaisir une Princesse
qui au milieu des dissipations du
jeu & des fêtes , propose une es-
pece de cartel d'esprit à toute une
Société qui en faisoit profession.
L'Assemblée ne choisit en quel-
que façon M. de la Motte pour
son Chevalier , que parcequ'elle
savoit combien il étoit digne de
cet honneur ; le combat dura as-
sez de tems pour que chacun y
pût éprouver ses forces : c'est au
Lecteur , je le repete , à juger à
qui la palme en est dûe. D'un &
d'autre côté il ne pouvoit y avoir
que de la gloire à la disputer. C'é-

viiij *AVERTISSEMENT.*

toit la palme de l'esprit, & la Princesse & l'Académicien avoient tous deux à cet égard la plus haute réputation.

On ne doit pas être surpris que M. de la Motte qui avoit été galant jusques dans sa dispute avec Madame Dacier dont il avoit été si maltraité, le devienne dans un combat d'esprit avec une Princesse, dont la politesse & les graces ont fait, tant qu'elle a vécu, régner à S** cette galanterie fine & spirituelle qu'elle avoit puisée elle-même à la Cour de Louis XIV. Voiture avoit autrefois donné les premiers modeles de cet élégant badinage : il semble qu'en l'imitant M. de la Motte avoit entrepris de faire revivre ces amusemens si communs à l'Hôtel de Rambouillet, où l'esprit ne brilloit jamais tant que lorsqu'il s'exerçoit à peindre des passions qui n'avoient rien de réel que le respect.

AVERTISSEMENT. ix

Dans les Vers, où l'imagination a plus d'avantage, M. de la Motte s'est donné plus de licence ; si on la lui a pardonnée de son vivant, il y auroit aujourd'hui trop de sévérité à lui en faire un crime. Que l'on songe à son âge & à ses infirmités, on ne le trouvera que trop innocent. Un homme aveugle, impotent & continuellement tourmenté des douleurs de la goutte, avoit beau faire le galant, il ne pouvoit être suspect. Au milieu de ces souffrances il faut que l'ame qui est logée dans un pareil corps ait beaucoup de courage pour conserver ce calme dans lequel elle se livre à des idées Platoniques, & que l'esprit même soit bien tranquille pour trouver l'art de les exprimer si heureusement. Scarron avoit pris la qualité de Malade de la Reine : imagination bizarre, & qui se sentoît du burlesque de ses Ecrits. M. de la

x *AVERTISSEMENT.*

Motte qui n'étoit gueres moins infirme, & qui au milieu de ses infirmités avoit conservé une gaieté encore plus aimable, préfera de prendre le titre de Berger d'une Princesse, titre dont avant lui, & à l'âge de 80 ans, M. le Marquis de S** A*** (a) s'étoit honoré. Après tout, que sont ces Vers, que de purs jeux d'esprit qui ont fait l'amusement d'une Cour où il y en avoit beaucoup ! Un des privilèges de la Poësie est de traiter familièrement avec les Dieux. Comme elle a le droit d'élever la simple Bergere à la dignité de Princesse, elle peut aussi sans dégrader la Princesse, lui offrir les

[a] C'est lui qui à cet âge, & pour cette même Princesse, a fait ce Madrigal que l'on peut regarder comme un des plus ingénieux que nous ayons dans notre Langue.

La Divinité qui s'amuse

A vouloir aujourd'hui pénétrer mon secret ;

Si j'étois Apollon ne seroit pas ma Muse ;

Elle seroit Thétis, & le jour finiroit.

AVERTISSEMENT. xj

hommages d'un Berger. A S**
tout respiroit la Bergerie ; les
Rois même n'ont pas dédaigné
d'y prendre la Houlette.

Ceux qui s'amuseront à lire ce
Recueil, pourront avec plus de
justice renouveler un reproche
auquel M. de la Motte n'a que
trop donné lieu, c'est que si l'on
trouve de l'esprit, de l'agrément,
du badinage, quelquefois même
du sentiment dans ses Vers, on
n'y trouve pas assez de Poésie ;
c'est ce qu'on aura le plus de pei-
ne à lui pardonner. Il y en a plu-
sieurs dans ce Recueil qui ne dif-
ferent de la Prose que par la rime,
& la Prose la mieux rimée ne
peut être le langage des Dieux.
On ne tient pas compte de l'es-
prit, lorsque l'on est à tout mo-
ment révolté par des négligences.
M. de la Motte se fioit trop au
sien : sa facilité naturelle étoit la
cause de son erreur. Les bons

xij *AVERTISSEMENT.*

Vers ne se font qu'avec peine. Les plus riches dons de la nature ont encore besoin de l'art & du travail pour produire leur effet. Le Diamant n'a pas tout son éclat en sortant de la Mine. Cependant comme ces petites Pièces sont autant de badinages nés de l'instant, & que l'Auteur ne destinoit pas au grand jour de l'impression, elles ont plus de droit que ses autres Ouvrages à l'indulgence du Lecteur. C'est de tout tems que l'on s'est fait un devoir de recueillir tout ce qui nous reste des Hommes célèbres. D'ailleurs n'est-il pas naturel de s'imaginer que ce qui a amusé la Cour de S** & l'Hôtel de Lambert n'est pas tout-à-fait indigne du Public. Ces Sociétés illustres étoient des espèces d'Académies à qui il n'en manquoit que le titre : celles-ci même avoient sur les autres un avantage, c'est qu'on y voyoit prési-

AVERTISSEMENT. xiiij

der celui des deux Sexes à qui la nature a donné les graces, & peut-être une supériorité de finesse & de goût en partage. Ceux de nos Auteurs dont les Ecrits sont marqués à ce coin ne peuvent disconvenir qu'ils n'en ayent toute l'obligation à ce commerce du monde qui réunit ce que les deux Sexes ont de plus poli. En peut-on choisir un exemple plus frappant que M. de la Motte ? Les cercles de Paris avoient été sa principale école, & n'ont sûrement pas formé un plus grand maître pour la politesse, l'élégance, & la légèreté du style ; celui que Mme Dacier s'est fait dans son cabinet ne tient que trop de la pesanteur des Commentateurs d'Homère, dont elle s'est toute sa vie occupée.

Dans aucun des Ouvrages de M. de la Motte on ne sent mieux la supériorité de sa Prose sur ses

xiv *AVERTISSEMENT.*

Vers : s'il n'eût consulté que sa gloire , il est certain qu'il eut mieux fait de s'en tenir à ses Lettres. Aussi voit-on qu'il a cherché long-tems à se défendre des agaceries qu'on lui faisoit pour obtenir de lui quelques fleurs du Parnasse. La Princesse faisoit gloire de les aimer , & prisoit extrêmement celles que l'on cueilloit exprès pour elle : elle se plaisoit à en respirer le parfum & ne craignoit pas qu'on s'en aperçût. Pourquoi s'étonner que les Dieux aiment l'encens ? C'est leur aliment naturel. Les plus simples mortels qui n'y ont pas le même droit , n'ont-ils pas le même foible ? Nous nous aimons trop pour n'aimer pas qu'on nous loue. Grands ou petits ne faisons que des choses louables , & l'on nous pardonnera aisément d'aimer la louange. C'est le cas où se trouvoit cette illustre Princesse , aussi connoissoit-elle

AVERTISSEMENT. xv

tous les avantages ; elle convertissoit presque toujours les offrandes en tributs. A cet égard elle exerçoit sur quiconque avoit l'honneur de l'aprocher avec quelque talent une sorte de tyrannie dont pourtant il eut été ridicule de se plaindre, puisqu'on ne pouvoit rien faire pour elle qu'elle ne le sentît, & qu'elle ne le fît valoir bien au-delà de son prix, & cela avec des graces qui n'avoient été données qu'à elle. Ce qui fait qu'elle a été chantée par tous les Poëtes de son tems. Un de ceux qui a scû le mieux toucher la Lyre d'Anacréon* doit au dessein de lui plaire ce que sa Muse a produit de plus galant & de plus ingénieux. Une Princesse qui savoit si bien animer & exciter le génie, faisoit une faveur à ceux dont elle daignoit exercer les talens. Rien, ce me semble, ne la

xvj *AVERTISSEMENT.*

peint mieux que le fait que je vais rapporter : dans ses dernières années que sa santé étoit altérée , un jour qu'elle se sentoît plus mal qu'à l'ordinaire, elle dit à quelqu'un de sa cour : *Vous devriez bien faire des Vers pour moi , je ne connois que ce remede qui me puisse guerir.* Peut-être disoit-elle plus vrai qu'elle ne le pensoit elle-même. Un Madrigal suffisoit pour suspendre ses douleurs & lui rendre sa gaieté. C'est un remede innocent auquel ceux qui lui étoient attachés avoient souvent recours pour lui inspirer cette douce joie qui met un baume si précieux dans le sang. N'est-il pas heureux que ce qui repaît notre amour propre puisse ainsi contribuer à notre santé ? Une Princesse dont telle étoit la façon de penser, & qui avoit coutume de commander, exige des vers de M. de la Motte, pouvoit-il la refuser ? Avec l'idée

AVERTISSEMENT. xvij
qu'il avoit de ses talens , pou-
voit-il se persuader qu'il étoit de
son intérêt de lui résister ?

On fait d'ailleurs que si cet in-
génieux Auteur n'a pas été celui
de son tems qui a le mieux fait des
Vers , il étoit certainement celui
qui les recitoit le mieux. C'est
par-là qu'aux Assemblées de l'Aca-
démie Françoise, il lui est arrivé
si souvent de séduire le Public ,
ainsi que ses Confreres , & peut-
être de se faire illusion à lui-mê-
me. L'amour propre n'est que
trop capable de nous jouer de pa-
reils tours. On ne trouvoit à la
lecture de ses Odes ni cette cha-
leur , ni cette harmonie qu'il fa-
voit leur donner en les récitant ,
on n'y trouvoit plus que de l'es-
prit. Le Philosophe restoit , mais
le Poëte disparoissoit. Aveugle &
perclus de ses membres, il n'avoit
pas même les avantages du re-
gard & du geste qui animent si

xviii *AVERTISSEMENT.*

puissamment la parole. Ce n'étoit pas non plus par les charmes de sa voix qu'il pouvoit séduire. Il étoit privé de tous ces secours que tant de gens prennent pour l'éloquence même, quoique, pour me servir de l'expression d'un Philosophe de ce siècle, ce ne soit souvent en effet que *le corps qui parle au corps*. Par l'organe de M. de la Motte, c'étoit *l'ame qui parloit à l'ame*. Sa voix n'étoit point agréable, & n'avoit d'autres inflexions que celles que donne l'intelligence; mais une intelligence supérieure & qui ne négligeoit pas les moindres détails. Il savoit avec une adresse merveilleuse adoucir la dureté d'un Vers qui lui étoit échappé, & que par paresse peut-être plus que par entêtement il refusoit de changer. L'Art de faire valoir ses Ouvrages lui en a fait négliger un assurément plus estimable, celui de les corriger;

AVERTISSEMENT. xix

Art avantageux à tous égards , & dont le célèbre Auteur de la Henriade a su tirer un si grand parti.

On ne fait jamais bien tant que l'on peut mieux faire.

C'est ce qu'il eût été à souhaiter pour M. de la Motte qu'il se fût dit souvent. Dans ce Recueil même il est un exemple remarquable de ces défauts qu'il masquoit si bien par l'adresse de sa prononciation , le voici.

„ Cet Enfant qui du doigt abatroit un Colosse,
„ Sincere dans ma bouche , en *Ludovise ment*.

Ce dernier Vers , pour ne rien dire de plus , ne peut manquer d'étonner l'oreille Françoise la moins délicate : des gens qui le lui ont entendu réciter plusieurs fois m'ont assuré qu'il trouvoit le moyen de le faire passer sans qu'on en fût choqué , & il faut avouer qu'il est impossible de ne l'être pas en le lisant. L'intelligence même s'y trompe ; les deux derniers

xx *AVERTISSEMENT.*

mots du Vers ne paroissent d'abord qu'un mot composé dont on cherche en vain le sens. C'est ou compter trop sur sa réputation ou n'en avoir pas assez de soin que de se permettre de pareilles négligences.

On ne fait à présent si le Lecteur ne sera pas surpris du ton que l'on s'est permis dans cette espèce de Préface. Ce n'est pas d'ordinaire celui des Editeurs. Ceux des Libraires qui connoissent assez peu le Public pour croire qu'on peut lui en imposer, ont communément à leurs gages, sous le nom de Sçavant, un homme dont le métier est de louer tout ce qu'ils impriment. Profession vile & méprisable, & qui n'a pourtant pas l'odieux de celle qui commence à s'introduire depuis peu dans les Pays étrangers, c'est de donner de nouvelles Éditions des Ouvrages des Gens célèbres pour avoir

AVERTISSEMENT. xxj

occasion de répandre les notes les plus scandaleuses & les traits les plus fatyriques contre ceux qui en font les Auteurs. Il étoit réservé à notre siècle de voir pratiquer dans les Lettres toutes les sortes de brigandages. Les Presses de Hollande & d'Allemagne, d'où sortent tous ces Ecrits de contrebande, ne font chaque jour qu'infecter la Littérature Francoise.

Comme ici l'on n'a eu en vue que l'amusement du Public, on n'a point cherché à le surprendre, on n'a voulu que le mettre au fait de ce qu'on a cru pouvoir y contribuer. Il est une liberté honnête de dire son avis avec les égards dûs à ceux dont on parle, sans laquelle un homme ne mérite pas le titre d'Ecrivain; on ne croit pas en avoir excédé les bornes. La louange sans flatterie & la critique sans fiel n'ont en elles-mê-

xxij *AVERTISSEMENT.*

mes rien que d'utile, & le Public ne s'y trompe pas. On ne s'est ici proposé que de rendre justice à l'un des Auteurs les plus distingués du siècle de Louis XIV. & à la Princesse de sa Cour qui a passé pour avoir le plus d'esprit. Dans quel tems plus favorable pouvoient paroître des Lettres qui prouvent que ce n'est pas sans titre qu'elle a joui de cette haute réputation, que dans le moment même où un Prince du même Sang, & qui, comme elle, a toujours aimé, protégé & cultivé les Talens & les Arts qui sont du ressort de l'esprit & du goût, vient de s'acquérir une nouvelle gloire, par l'honneur qu'il fait à l'Académie Française de daigner s'associer à ce Corps composé de ce qu'il y a de plus respectable dans les Lettres. Honneur immortel, qui rejaillit sur la République entiere. Qu'il soit permis

AVERTISSEMENT. xxiiij
au moindre de ses Membres de
mêler sa voix aux acclamations
publiques de la France : elles se-
ront bien-tôt suivies de celles des
Etats de l'Europe qui ont le bon-
heur de connoître le prix des
Sciences. C'est de tout tems qu'il
a été vrai que les Pays où les Let-
tres ont été le plus honorées,
ont toujours été les mieux poli-
cés, & par une suite nécessaire
les plus vertueux & les plus heu-
reux. Ces paradoxes que le goût
de la singularité, plus que l'a-
mour de la vérité, fait avancer,
ne peuvent en imposer à l'Euro-
pe éclairée, & ne l'empêcheront
pas de prendre part à un événe-
ment si intéressant pour tous ceux
qui aiment les Sciences. C'est
aux Prêtres des Muses à le célé-
brer par des Chants dignes du
Prince qui a toujours été leur
protecteur. C'est à eux à insti-
tuer ce jour glorieux comme un

xxiv *AVERTISSEMENT.*
jour de Fête pour toute la République des Lettres.

O vous, dont aux transports d'une joie unanime,
Le beau feu déjà se ranime.

Instruisez & le Siècle & la Postérité,
Consacrez à jamais au Temple de Mémoire,
Et ceux qui font un choix qui les comble de
gloire,
Et celui qui l'a mérité.



LETTRES



LETTRES

DE MADAME

LA D* D**

ET DE MONSIEUR

DE L* M**

*Pendant que Madame la Duchesse d** étoit à la Ville d** Madame la Marquise de Lambert, à qui elle écrivoit, montra quelques-unes de ses Lettres à Messieurs de la Motte, Fontenelle & autres qui dînoient chez elle, comme ils avoient coutume de faire tous les Mardis, jour auquel elle rassembloit les personnes les plus distinguées par l'esprit & par le sçavoir. Les Lettres de Madame la Duchesse d** furent admirées, & Monsieur de la Motte se distingua dans l'applaudissement gé-*

*néral qu'elles reçurent. Mademoiselle de Launay, qui étoit chez Madame de Lambert, & qui avoit aussi montré les Lettres que Madame la Duchesse d** lui avoit fait l'honneur de lui écrire, lui rendit compte de ce qui s'étoit passé; sur quoi elle reçut la réponse qui suit.*

*LETTRE de Madame la Duchesse de** à Mademoiselle DE LAUNAY de la Ville de** ce 16 Août 1726.*

COmment, ma chere Launay, on fait lecture de mes Lettres en plein Mardi! en présence de l'Abbé de Bragelonne! & c'est Mad. de Lambert & vous qui me faites cette trahison? Encore passe si je n'étois exposée qu'au Mercredi de M. Subtil. Mais la Motte, Fontenelle, l'abbé Mongault, &c. cela me fait trembler. M. de la Motte approuve ma mauvaise prose, tout comme il vous plaira. C'est un effet de sa prévention pour moi. Si j'écrivois comme lui je ne lui aurois pas tant d'obligation de vanter mon style; mais je ne ferois pas si honteuse qu'on le mît au

grand jour. Vous me mandez de revenir vite , parce que la peste est à Paris. Cela est tout-à-fait tentant : il est vrai que vous ajoutez que ma présence fera cesser la contagion. Je ne me flatte pas d'être un préservatif, je crains bien plutôt d'augmenter le nombre des pestiférés. Cependant je conviens qu'il ne seroit pas honnête de vouloir rester seule en ce monde , & , en personne qui sçait vivre , je veux montrer que je sçais mourir avec le genre humain , quand il est nécessaire. Vous voyez que , malgré mes frayeurs , je prens courage quand il faut. Je partirai donc le 22. comme je vous l'ai déjà mandé , & je ferai à S ** le 31. de ce mois , s'il plaît à la peste de ne pas m'arrêter en chemin. Comme vous êtes la dépositaire de tous mes mauvais ouvrages , je croirois vous ravir vos droits , si je manquois à vous envoyer deux malheureux Rondeaux qui sont sortis de ma stérile cervelle. Si on les lit à l'assemblée du Mardi , me voilà déshonorée en vers comme en prose. Adieu , ma chere Launay , je mets ma réputation entre vos mains , soignez-la mieux à l'avenir que vous n'avez fait par le passé.

*Mademoiselle de Launay, loin de se corriger par cette réprimande, n'en eut que plus d'envie de faillir, & porta cette nouvelle Lettre à l'assemblée du Mardi suivant. Après les éloges accoutumés on fit remarquer à Monsieur de la Motte la distinction avec laquelle il étoit traité, & on lui dit qu'il devoit en faire ses remerciemens lui-même à Madame la Duchesse de * * Il s'en excusa modestement, alléguant son respect & son insuffisance, & enfin la difficulté qu'il y avoit de rien écrire qui pût plaire à une Princesse d'un discernement si juste & d'un goût si délicat, & qui étoit si autorisée par sa maniere d'écrire à condamner celle des autres. On tâcha de l'encourager, mais inutilement, jusqu'à ce que Monsieur de Fontenelle lui proposa d'écrire au nom du Mardi, puisqu'il n'avoit pas le courage de le faire en son nom : cela fut généralement approuvé, & Monsieur de la Motte, après avoir encore résisté quelque tems, acquiesça & écrivit une Lettre qui fut envoyée à Madame la Duchesse d' * * avec une de Madame de Lambert : les voici toutes deux.*

*LETTRE de Madame DE LAMBERT
à Madame la Duchesse d * **

VOici , Madame , le respectable
Mardi qui vient rendre hommage
à V. A. S. Le grand Fontenelle paré de
tous ses talens , également bien avec les
Muses sérieuses & badines , dont la ré-
putation se répand partout , Secrétaire
& presque Doyen des Académies , est
à vos genoux.

L'inflexible de la Motte , qui a voulu
renverser le culte d'Homere , & qui n'a
jamais brûlé un grain d'encens sur son
autel , jette des poignées de fleurs sur
le vôtre.

Le Mentor d'un grand Prince , qui
endoctrine mieux que Minerve , qui a
prêté des graces à Cicéron , & qui en
est moins le traducteur que le rival , se
prosterné devant V. A. S.

L'aimable Abbé de Bragelonne ,
chéri des Graces & des Muses , tant
vanté par vous , est reçu dans le con-
cert de ceux qui célèbrent vos louanges.

L'exaët , le mesuré , ou plutôt la pré-
cision même , enfin le grand géometre
M. de Mayran vient renouveler les

hommages qu'il a déjà eu l'honneur de vous rendre. Vous voyez bien , Madame , que tous les grands hommes mettent leur gloire à vous honorer.

Il étoit bien juste que l'Académie qui vous doit tant , vînt à rendre à V. A. S. des remercimens en forme. La langue ne se perfectionne que quand vous la parlez , ou quand on parle de vous.

Je vous attens , Madame , avec tout l'empressement que peut inspirer le respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être , Madame , la très-humble & très-obéissante servante.

A Paris le 23 Août 1726.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d* * au
nom du Mardi.*

VOici encore , Madame , un accident de votre voyage & que vous n'aviez pas prévu. C'est la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire au nom du Mardi , de ce Mardi si redoutable , & qui peut se vanter de votre jalousie ; grace à cet Abbé de Bragelonne , que votre Berger n'a pas encore oublié.

quoiqu'il en dise, & que Madame de Dreuillet n'a pas vû aussi inutilement qu'elle le veut faire croire. Je ne sçais, Madame, par quel caprice ce Mardi, qui a sous ses ordres le Secrétaire perpétuel de l'Académie, m'a chargé, moi de vous remercier de la haute idée que vous aviez de nous. Quoi vous, Madame, qui, à ce qu'on nous raconte, passez sans émotion sur le pont de Poissi, vous que n'effrayent ni les canonades, ni les tempêtes de l'océan, ni même les harangues, vous n'avez pu apprendre sans trembler que Mademoiselle de Launay nous ait lu vos Lettres ? Il le faut avouer, Madame, vous aviez quelque raison de craindre, il ne vous eût servi de rien d'être Princesse, si vos Lettres n'avoient été charman-tes ; vous avez été jugée comme une simple Scudery, & l'exact M. de Mayran nous auroit démontré sans miséricorde que vous n'aviez pas plus d'esprit qu'une autre, si la proposition eût été soutenable. Mais il a fallu se rendre de bonne grace, & convenir que toute Altesse que vous êtes, vous mériteriez bien d'être du Mardi. Vous n'en ferez pourtant pas, Madame, & je vous en plains ; voilà ce que c'est que

d'être Princesse. Mais consolez-vous, vos Lettres, vos Rondeaux, vos amusemens en feront. Nous les traiterons toujours comme de dignes associés; nous les admirerons souvent par justice & par goût, & quelquefois, pour peu qu'ils aient prise, nous les critiquerons pour maintenir la liberté. Enfin, Madame, on se dédommagera de ne pas vous avoir en personne, par le plaisir de dire ingénument de vous tout ce qu'on en pense, & avec des sentimens plus naïfs que votre présence ne le permettroit. Nous sommes, Madame, avec le plus profond respect, vos très-humbles & très-obéissans serviteurs & servantes. Le Mardi, la Motte secrétaire.

*Madame la Duchesse d** fit une réponse au Mardi, adressée à Monsieur DE LA MOTTE, & une à Madame DE LAMBERT. Les voici l'une & l'autre.*

*LETTRE de Madame la Duchesse d** à Madame DE LAMBERT, de Bisy le 26. Août.*

C'Est à vous que je dois, Madame, la Lettre galante que j'ai reçue de votre aimable Mardi. Trouvez bon que

je vous adresse ma réponse pour lui, & que je vous remercie de m'avoir attiré cette gloire. J'espère que cet indulgent Mardi voudra bien ne pas juger à la rigueur le style d'une personne outrée de fatigues, de chaud & de veilles; nous voyageons présentement à la pointe du jour, parce qu'il est impossible de marcher pendant la grande chaleur. Au reste, Madame, je n'ai rien vu de si parfait que la dernière Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire; quoiqu'elle m'accable de douceurs & de louanges, que je ne mérite pas, je ne puis m'empêcher de lui rendre la justice qui lui est due, & la vérité l'emporte sur ma modestie. Nous allons demain à A* * & nous ferons sûrement samedi au soir à S* * Ne pourrais-je pas espérer, Madame, de vous y voir le même jour, ou du moins le lendemain. Ne me faites-pas languir, s'il vous plaît, je sens que je ne puis plus me passer de vous voir. Je vous prie de faire mille complimens de ma part à Madame de St Aulaire.

La Bergere de S* *

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
au Mardi, adressée à Monsieur
DE LA MOTTE.*

O Mardi respectable ! Mardi imposant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la semaine ! Mardi qui avez servi tant de fois au triomphe des Fontenelles, des la Motte, des Mayran, des Mongault ! Mardi auquel est introduit l'aimable Abbé de Bragelonne ; & pour dire encore plus, Mardi où préside Madame de Lambert ! je reçois avec une extrême reconnoissance la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, & je vous trouve plus aimable que les Mardis gras les plus charmans. Mais il manque encore quelque chose à ma gloire, c'est d'être reçue à votre auguste sénat. Vous voulez m'en exclure en qualité de Princesse, mais ne pouvois-je pas y être admise en qualité de Bergere ? Ce feroit alors que je pourrois dire que le Mardi est le plus beau jour de ma vie. J'ai grand besoin de ce se-

cours pour apprendre à écrire & à parler, mais il ne m'est nullement nécessaire pour connoître & chérir le mérite de ceux qui composent vos merveilleuses assemblées.

*Madame la Duchesse d * * étant revenue à S * * & ayant engagé Madame de Lambert à y passer quelque tems avec elle, lui proposa d'écrire à Monsieur de la Motte pour elle; elle le fit: il voulut plus, il demanda que Madame la Duchesse d * * lui écrivît elle-même: elle eut cette complaisance, d'où s'établit le commerce de Lettres, qui continua entre cette Princesse & Monsieur de la Motte jusqu'à ce qu'elle revînt à Paris. Madame de Lambert s'y mêla souvent, & ce sont ces Lettres qui suivent dans l'ordre où elles ont été écrites.*

**LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d * ***

Vous n'avez écrit qu'au Mardi, Madame, & comme vous nous retenez notre présidente à S * * il n'y avoit point de Mardi pour répondre à

A vj

votre Altesse sérénissime. J'avois pris le parti d'écrire en mon nom, mais j'ai eu quelque scrupule de ma lettre, & je la supprimois. Je me repens aujourd'hui de mon scrupule, & puisqu'il faut absolument avoir l'honneur de vous écrire, voici la Lettre dont je vous faisois grace.

En vérité, Madame, vos exclamations font trop d'honneur au Mardi. Nous ne sommes pas si merveilleux que le dit V. A. S. & je ne sçaurois vous voir dans l'erreur, sans me croire obligé de vous détromper. Connoissez donc ce Mardi, Madame, mais ne me decelez pas : si je le trahis, songez, s'il vous plaît, que je ne le trahis que pour vous. Ami jusqu'aux autels. Pour commencer par Madame de Lambert qui nous préside, n'avez-vous pas remarqué, Madame, qu'elle ne pense pas comme la plupart du monde : qu'elle traite de frivole ce qui est établi comme important, & qu'elle regarde quelquefois comme important ce que beaucoup de braves gens traitent de frivole. Ajoutez qu'avec ce prétendu courage d'opinions singulieres, elle a quelquefois la foiblesse de paroître penser comme les autres. Je vous déclare encore qu'elle néglige fort sa réputation.

Vous sçavez, Madame, qu'elle passe pour penser hautement, & s'exprimer toujours de même : Eh bien ! Madame, je vous jure qu'elle ose dire quelquefois des choses fort simples & toujours fort simplement les plus relevées : je ne vous dis rien de sa duperie inexcusable dans le commerce du monde, elle y met du sentiment, de l'amitié, de la bonne foi. Est-ce là connoître les hommes ? Et quand on y est attrapé, n'a-t-on pas ce qu'on mérite ?

A l'égard de M. de Fontenelle, vous ne serez point étonnée de l'entendre traiter d'extraordinaire. C'est un homme qui a mis le goût en principes, & qui, en conséquence, demeurera froid où les Athéniens étouffoient de rire, & où les Romains se récrioient d'admiration. Vous sçavez d'ailleurs, Madame, qu'il a prétendu effacer ces grands maîtres dans tous les genres ; car pourquoi ne lui supposerions-nous pas les intentions les plus mauvaises ? C'est la bonne façon de deviner les hommes, badinage, galanterie, sentimens, philosophie, géométrie même : il a voulu briller en tout, & prouver par son exemple qu'il n'y a point de talens inaliénables. Mais à propos de

géométrie, il faut tout vous dire, il vient de faire un livre, si subtil & si rêvé, que s'il perd son manuscrit de vue un mois seulement, il ne s'entend plus lui-même. Pauvre tête qui ne tient rien !

Il faut trancher le mot sur M. Mayran, c'est une exactitude, une précision tyrannique, & qui ne vous fait pas grace de la moindre inconféquence : il ne se fera pas de scrupule de démontrer aux gens qu'ils ont tort, pourvu qu'il le fasse bien poliment, comme s'il ignoroit qu'en matière d'amour propre le fonds emporte la forme.

L'Abbé Mongault est tout plein de mauvais principes ; il nous a soutenu cent fois que les femmes n'étoient faites que pour aimer & pour plaire : il leur abandonne tant qu'il leur plaît l'empire de la bagatelle, mais à condition qu'elles ne touchent pas au sérieux. Je crois, Dieu me pardonne, tant sa prévention est grande, qu'il seroit quelque tems à vous rendre justice.

Madame de St Aulaire ne sçait ce que c'est que dispute ni contradiction. Quelle ressource pour un Mardi ! elle ne met de chaleur qu'à deux choses ; à soutenir que les femmes sont plus raisonnables que nous, & ce qui ne s'ac-

corde pas trop avec cela ; que M. de Fontenelle a toujours raison.

Je ne vous dis rien de Mademoiselle de Launay , vous la connoissez ; mais vous voyez bien , Madame , que de ce Mardi tant vanté , il n'y a que moi qui vaille quelque chose. Comme j'ai l'honneur d'être connu de vous , ce n'est pas la peine de faire le modeste. Mais quoi , Madame , suffirois-je pour vous faire passer pardessus tout le reste ? Si pourtant il en étoit ainsi , & que vous ne fussiez point alarmée de tout ce que je viens de vous dire , je ménagerois votre affaire le mieux qu'il me seroit possible. Je crois qu'on vous admectroit volontiers en qualité de Bergere , quoiqu'en vérité , Madame , ce soit une vraie duperie que ce détour. Qu'en arriveroit-il , Madame ? Sous ce nom de Bergere , vous n'en seriez que plus charmante ; nous n'en ferions que plus sensibles , & nous n'en ferions que plus timides à le dire. Quoi que vous fassiez , Madame , il n'y aura jamais de nos sentimens que le respect qui soit bien à son aise avec vous. C'est avec ce sentiment très-profond dans mon cœur que je suis , Madame ,

De votre Altesse sérénissime ,

Le très-humble, &c.

J'ai eu mes raisons, Madame, pour ne vous rien dire de l'Abbé de Bragelonne. Comme vous dites que votre Berger l'a oublié, & que je me doute qu'il voit vos Lettres, je n'ai pas voulu, par délicatesse pour vous, lui en réveiller la moindre idée.

*LETTRE de Madame DE LAMBERT
à Monsieur DE LA MOTTE,
à S * * le 20 Septembre 1726.*

QUoi ! un style figuré, de l'ironie pour des Bergeres, vous n'y songez pas, Monsieur, je suis devenue si simple, que j'aurois pris vos louanges pour des injures, si S. A. S. par sa bonté, la plus aimable de ses qualités, ne m'avoit détrompée. Vous voyez bien qu'il nous faut des louanges moins fines & plus développées. Votre Lettre nous a procuré une dissertation charmante sur le goût. L'esprit de la Princesse sort quelquefois des regles de la Bergerie, & rentre dans ses droits de finesse & de délicatesse ; & sur ce que quelqu'un n'entendoit pas bien ce que vous avez dit de M. de Fontenelle qu'il

met le goût en principe , S. A. S. a bien voulu nous le mettre au net. Le goût qui tient aux arts , nous a-t-elle dit , & qui en fait la perfection , peut être mis en principes , parce qu'il se forme sur l'expérience ; mais pour le goût qui tient aux sensations & aux sentimens , & qui vient de la disposition des organes , il est purement machinal & ne peut être réduit en principes , étant indépendant : il n'en est pas de même de l'intelligence. Quand on conviendra de mes principes , on conviendra de mes conséquences. Je puis donc espérer de soumettre à mon avis une personne intelligente ; je n'ai pas la même autorité sur les sentimens , & ne puis me flatter d'amener une personne sensible à mon goût , ni elle de m'inspirer le sien ; je n'ai point de liens pour l'attirer à moi ; je n'ai point de route pour aller à elle ; rien ne se tient dans les goûts , ils sont uniquement dans la dépendance de la disposition des organes. Suivant ces regles l'amour ne s'inspire ni ne se mérite. Cela n'est-il pas conséquent , Monsieur ? Vraiment elle nous en dit bien d'autres.

Je conviendrai toujours de tous les talens de M. de Fontenelle ; mais

croyez-vous nous étonner ? Nous avons
 ici de quoi faire contre. A propos ,
 Monsieur , il y a long-tems que je dois
 une vengeance à notre sexe contre vous
 autres Sçavans. Ce sera la Princesse qui
 servira à ma vengeance. A peine nous
 passez - vous un peu d'imagination &
 quelque lueur d'esprit. Je vais vous
 montrer une Princesse qui réunit en
 elle tous les talens , esprit profond ,
 géométrique & conséquent , esprit fin ,
 délicat , lumineux avec tous les char-
 mes de l'imagination , une poésie ai-
 mable , de l'entouffiasme , cela pourra
 mortifier l'orgueil lyrique : enfin je
 vous présente en réalité ce que St Evre-
 mont ne nous a donné qu'en idée. Vous
 sçavez que quand il a voulu nous don-
 ner un modèle de perfection , il l'a
 plutôt placé sur une femme que sur
 les hommes , & il en rend raison. J'ai
 cru , dit-il , plus aisé de trouver dans
 les femmes la solidité des hommes ,
 que dans les hommes les agrémens des
 femmes. Voilà une grande autorité
 pour nous : vous croyez que son Altesse
 ne viendra pas à nos Mardis ? Elle y
 viendra , Monsieur , pour notre gloire
 & à votre confusion : mais que devien-
 drez-vous , quand vous verrez une Prin-

celle dont la dignité du rang a passé jusqu'au caractère, & qui ne fait jamais sentir sa supériorité, ce qui fait qu'on la lui pardonne : Quand vous joindrez à cela les graces de la Bergere, ses conversations fines & légères, cette joie qui anime tout, cet enjouement qui n'écarte point le sérieux, que deviendra votre respect ? Sera-t-il toujours bien à son aise ? Enfin quand j'aurai satisfait mon amour propre pour ma vengeance, je vous en aimerai quatre fois davantage. En attendant, Monsieur, je vous honore & je vous aime assez raisonnablement.

LETTRE de Madame la Duchesse d * *
à Monsieur DE LA MOTTE.

JE commence par vous dire, Monsieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il est bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez, & que vous ne preniez ceci pour une réponse. Voici la raison qui m'empêche de vous écrire. Madame de Lambert vous fait un portrait de moi, auquel je suis bien-aïse que

vous croyez que je ressemble ; ainsi je dois prendre le parti de me taire & de la laisser parler. Je ne vous dirai donc point que pour la première fois de sa vie, Madame de Lambert s'est trompée ; qu'elle a fait un portrait purement idéal , qui n'a aucune réalité , & qui est à peu près comme le monde intelligible du Pere Malbranche ; qu'elle m'a peinte comme elle voudroit que je fusse , & non comme je suis en effet ; que lorsqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie , elle se venge en se servant avec vous de l'hyperbole la plus outrée ; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes , puisque le sien la trompe si fort & lui fait voir les choses si différentes de ce qu'elles sont. Je ne vous dis rien de tout cela , au contraire , je vous prie de croire tout ce que Madame de Lambert vous dit de moi. Certainement je ne vous désabuserai pas , ou du moins ce fera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand soin de me cacher à tous les beaux esprits qui ne me connoissent pas encore ; & loin de demander d'être reçue parmi vous , je me garderai bien de m'y produire , pour l'honneur de Madame de Lambert &

pour le mien. Je ne sçais si je dois lui sçavoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il est vrai que j'en dois être très-flattée ; mais d'un autre côté , elle me met dans l'impossibilité de vanter son discernement , sa justesse d'esprit , sa façon d'écrire , & tant d'autres talens qu'autrefois je pouvois louer tout à mon aise ; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui composent ces assemblées ; elle me réduit à ne pouvoir ni écrire ni parler ; en un mot , en me voulant rendre une personne universelle, il se trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me résoudre à me priver de vos Lettres. Écrivez-moi , Monsieur , & Madame de Lambert répondra.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

JE ne laisserai pas , Madame , de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que V. A. S. dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que disent les autres. J'en excepte pourtant Madame de Lambert , qui parle si bien de vous , que je

l'en crois malgré vous : votre Lettre même la justifie à merveille de toute hyperbole, & vous avez achevé votre portrait en le défavouant, tout ressemblant qu'il est. Bon Dieu, Madame, que je suis fâché de ne pouvoir aller à S * * je vois bien que toute la semaine est Mardi dans ce pays-là. Les Lambert, les Dreuillet, les St Aulaire, & bien d'autres qui valent sans doute beaucoup, dès qu'ils vous plaisent, & par-dessus tout une princesse qui aide les gens, quelque esprit qu'ils aient, à en avoir encore davantage. Où se trouveroit l'exquis, s'il n'étoit pas là ? Je vous assure, Madame, que le Mardi, s'il m'en veut croire, fera désormais bien modeste : il craindra votre présence autant qu'il la souhaitera, & il aura grand besoin de se rassurer sur la parole de Madame de Lambert, qui jure que vous ne faites jamais valoir votre supériorité. Quoi qu'il en soit, Madame, venez, venez pour la confusion des superbes. Pour moi je ne m'embarasse pas d'être humilié ; j'ai un bon secret pour cela ; je fais mon bien du mérite des autres, par le plaisir que j'y prens. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer ; expo-

sez-vous généreusement à tous les sentimens qui pourront naître : nous vous laisserons deviner ceux qui ne se disent point, & nous envelopperons tout si bien sous le respect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grace, Madame, si vous daignez m'honorer d'un mot de réponse, ne vous en remettez point à Madame de Lambert. Il me faut une L * * B * * de B * * ; je ne sçais quel goût j'ai pris pour ce nom là, mais je vous jure que je ne sçaurois m'en passer.

Je suis, Madame, avec un très-profond respect,

De votre Altesse sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame DE LAMBERT.*

A Quoi pensez-vous, Madame, de me faire une si mauvaise querelle? Vous me confondez avec des hérétiques que j'ai combattu cent fois en votre présence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princesse. Quoi,

moi, Madame, je ne passerois aux femmes que l'imagination & les faillies, à l'exclusion du sérieux & des vues profondes ! A Dieu ne plaise, Madame, vous y avez mis bon ordre, & depuis que je vous ai vue, car il faut parler quelquefois sérieusement, vous m'auriez bien guéri de cette erreur, si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances. Entreprenez l'Abbé Mongault & ses sectateurs : écrivez-lui seulement une Lettre comme celle que j'ai reçue, & si la raison & les graces que vous mariez si bien ne le convertissent pas, menacez-le de la Princesse, à la bonne heure. Qu'elle vienne aux Mardis pour le confondre ; & s'il ne fait pas abjuration sur le champ, qu'il en soit exclus à jamais. J'y aurai regret : c'est d'ailleurs un homme de mérite ; mais il y a des erreurs capitales qui ne se pardonnent point. Pour moi, Madame, je fais profession d'une meilleure doctrine. Je tiens les femmes capables de tout : mais je crois que par bon esprit, & pour profiter de leurs agrémens, elles s'en sont tenues ordinairement à plaire ; science si agréable à exercer, & qui rapporte plus que les plus abstraites.

Que

Que feroient-elles en effet , d'érudition , de métaphysique , de géométrie ? Leur visage ne va pas avec cela , & le sourire & les graces s'en effaroucheroient. Les femmes ont choisi les riens à la vérité ; mais elles en sçavent faire quelque chose , tandis qu'il nous faut à nous de bons matériaux , dont nous ne faisons rien le plus souvent.

Vous voyez bien , Madame , que vous pouvez vous mettre à m'aimer , plus qu'assez raisonnablement , puisque j'ai toujours été , & que je suis toujours avec une estime sans réserve & un profond respect , Madame ,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

LETTRE de Madame la Duchesse d *
à Monsieur DE LA MOTTE.*

M Adame de Lambert a juré que je ne vous écrierois pas que vous ne lui eussiez fait réponse , Monsieur , mais elle n'a pas juré que je vous écrierois aussi-tôt que vous lui auriez écrit. Quand elle l'auroit fait , je ne m'en embarrasserois pas , attendu que qui ré-

pond paye , & qu'elle feroit obligée de payer pour moi. Votre Lettre m'a plus confirmée que tout le reste , dans la résolution que j'ai prise de ne vous point écrire. En vérité la partie ne feroit pas égale , & mon style ne pourroit se soutenir auprès du vôtre. Outre cela je vois que vous êtes tout prêt à croire ce que Madame de Lambert vous mande de moi ; & encore un coup, je ferois folle de vouloir vous défabufer. Je demeure donc dans mon néant , & me garderai bien d'exister , pour me montrer si différente de ce qu'on dit que je suis. Cet état n'est pas brillant , mais il a ses commodités. Il vaut mieux n'être rien que de n'être pas ce qu'on vous croit , ou ce qu'on veut que vous foyez. De plus , je ne serai point obligée de prendre part à toutes les prétendues injustices qu'on fait aux femmes. L'Abbé Mongault dira tant qu'il lui plaira qu'elles ne sont capables que de bagatelles , que les choses sérieuses & relevées ne sont pas de leur ressort , je ne me croirai point obligée de prendre le fait & cause ; & , à dire le vrai , je ferois assez embarrassée s'il falloit le confondre. Il y a longtems que cette hérésie a pris naissance ; je ne la crois

pas si aisée à détruire que Madame de Lambert le prétend. On ne peut alléguer contre nous de preuves métaphysiques, mais celles de fait ne nous sont point favorables. Cependant vous voulez voir mon nom par écrit : je ne sçais pas trop pourquoi ; mais j'en dois être d'autant plus touchée, que cela est moins fondé. Vous le trouverez donc au bas de ceci, qui est un pur néant, absolument vuide de choses, & tellement vuide, qu'il suffiroit pour donner gain de cause à M. Newton contre tous les Cartésiens. Si par hazard vous étiez encore curieux de voir ce nom, vous sçavez, Monsieur, comment il faut faire pour cela. Je l'échangerai toutes les fois que vous voudrez, contre des Lettres aussi agréables que celles que vous m'avez écrites.

On oublia de signer cette Lettre.

*LETTRE de Madame DE LAMBERT
à Monsieur DE LA MOTTE.*

L'On m'ordonne de vous écrire, Monsieur, mais mon génie est aussi libertin que moi ; il ne vient pas tou-

tes les fois que je l'appelle. Que vous dirai-je ? S. A. S. m'a défendu de parler, c'est-à-dire de la louer ; c'est la même chose. Pourquoi cette rigueur ? Qu'a-t-elle à craindre ? Elle n'a rien à faire pour se faire respecter, mais elle a tout fait pour se rendre aimable. Qu'elle nous défende donc de sentir. Je suis pourtant un être sensible. Je sens ; donc je suis : voilà la démonstration de mon existence. J'abandonne ce palais de Flore plus vieux que celui d'Armide ; mais il s'y fait souvent les mêmes enchantemens ; j'éprouve tous les jours sur moi l'effet du charme. Vous connoissez, Monsieur, mes souffrances & ma langueur ; tous les matins je suis sans vie ; je vais à la toilette, un regard me ranime. Mais quel regard ! tout s'y trouve ; ce qui plaît, ce qui touche & ce qui séduit : regard qui n'a jamais porté à faux, & qui fait toujours son effet ; regard enfin que l'amour fit dans sa malice, parce qu'il défend tout ce qu'il inspire. Le croiriez-vous, Monsieur, ce sentiment fait pour le bonheur de l'humanité, en est banni ? Puis donc qu'il n'est permis de penser ni de sentir, & que l'on m'ôte toute expression, je retourne à mes Mar-

dis, où j'aurai plus de liberté. Mais vous voulez bien que je vous dise que j'ai pris ici des leçons de délicatesse, qui me rendent très-difficile. Adieu, Monsieur, c'est vous dire ce que je pense & ce que je sens, que de vous assurer que je vous aime & vous estime infiniment.

LETTRE de Madame la Duchesse d *
à Madame DE LAMBERT.*

IL s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame, je ne raisonne plus; je n'écris plus; je crois même que je ne pense plus. C'est à présent que je puis dire avec vérité que je suis rentrée dans le néant. J'avois raison de craindre que la forme sous laquelle vous me faisiez paroître n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit étoit comme ces cadavres qui paroissent des beautés admirables tant qu'un art magique les anime, & qui ne sont plus que des squelettes sitôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil pendant lequel ils croyoient

avoir des richesses en abondance, & qui sont au désespoir à leur réveil de se trouver aussi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y auroit trop de cruauté à me laisser long-tems dans cette situation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'est fait en moi. En voici un des plus cruels. Le Berger me voyant si différente de ce que je paroissais auparavant, a pris le parti de déserter : il m'a abandonnée pour aller chercher M. Subtil & l'Abbé de Bragelonne. Revenez donc, Madame, si vous ne voulez pas me causer toutes sortes de malheurs. Venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit par la vertu de vos enchantemens.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d * **

VOus, n'êtes pas quitte de mes Lettres, Madame, puisque je suis sûr de ma récompense. Ce n'est pas que je doive trop compter sur la fidélité de V. A. S. elle vient de manquer à la condition du traité, même en l'acceptant.

Vous me promettiez que j'en verrois au bas de votre Lettre L*** B**** de B** & cependant ce nom si désiré ne s'y trouve point ; vous l'avez oublié. Vous me direz, Madame, que je vous chicanne mal-à-propos ; que les Princesses font ce qu'elles veulent, & qu'on n'a rien à leur dire : il est vrai. Mais nous autres, Madame, nous désirons aussi ce qu'il nous plaît : Quand les choses ne vont point à notre gré, il nous est permis du moins de nous en fâcher en secret : mais on va plus loin avec vous, Madame, on ose vous le dire ; & c'est-là votre éloge. Vous feignez d'ignorer quel plaisir peut faire un nom : je vais donc vous l'apprendre, Madame, comme si vous l'ignoriez. Le nom est un portrait en raccourci qui réveille dans le moment l'idée de toute la personne. Supérieur à ces portraits qui ne représentent que la figure, il rappelle tout d'un coup l'esprit, le caractère, toutes les qualités personnelles ; & il fait plus ou moins cet effet, selon que la personne même a fait plus ou moins d'impression. Demandez aux amans, par exemple, quel charme a pour eux le nom de ce qu'ils aiment ; ils vous diront là-dessus les plus belles choses du

monde. Eh bien ! Madame, l'amour n'est pas le seul qui y prenne un si grand goût ; le respect, l'admiration, d'autres sentimens encore y sont aussi sensibles ; & vous pouvez vous en rapporter à mon expérience. Mais il y a plus, Madame, c'est quelque chose de bien précieux qu'un nom signé au bas d'une Lettre avec quelque sentiment de bienveillance. C'est un portrait, comme j'ai dit, mais il est peint par la personne qui intéresse ; & c'est elle-même qui en fait un présent à ceux à qui elle écrit. De-là viennent dans les amans, car je les prens toujours pour exemple, en matiere de sentimens ce sont les grands maîtres ; de-là viennent leurs transports, leurs ravissemens à la vue du nom de ce qu'ils aiment ; vous les surprendriez mille fois, quand ils se croient sans témoins, à relire les Lettres qu'ils ont reçues, à s'enflammer, à s'attendrir à l'aspect du nom chéri, le baignant quelquefois de leurs larmes, s'ils sont malheureux, & le baissant sans cesse s'ils sont heureux. Vous jugez bien, Madame, que je n'en userai pas ainsi avec le vôtre ; je n'ai garde ; & je sçais trop bien mon devoir : si cela m'arrivoit par malheur, je le nierois com-

me beau meurtre ; mais on est bien hardi quand on est tout seul.

Je suis, Madame, avec un très-profond respect,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

LETTRE de Madame la Duchesse d *
à Monsieur DE LA MOTTE.*

JE ne sçais par quel malheur mon nom ne s'est pas trouvé sur le papier que je vous ai envoyé. Certainement je croyois l'y avoir mis. Il faut que quelque malin enchanteur l'ait fait disparoître ; ou plutôt quelque follet bien-faisant, qui a voulu me procurer le plaisir de recevoir promptement une de vos Lettres. Vous me faites une dissertation si galante sur les effets que peut produire un nom chéri, que je ne sçais si je n'ai pas gagné en ne vous envoyant pas celui que vous désiriez. Cependant, comme je veux tenir ma parole par préférence à tout, vous trouverez ici ce nom, ou il y aura bien du malheur. De plus, je vous

B. v.

permets d'en faire tel usage qu'il vous plaira. Vous voyez par-là jusqu'à quel point l'éloquence séduit. Au reste, Madame de Lambert n'étant point ici, vous comprenez bien que je vous écris moins que jamais. Comme la personne qu'elle vous a dépeinte n'est que dans son idée, elle a besoin comme nos ames d'être créée à tout moment, & elle cesse d'être, sitôt que Madame de Lambert cesse de la produire. C'est donc chez elle que vous devez chercher mon esprit, & c'est elle qui doit répondre aux Lettres que vous m'écrirez. Quant à moi je ne me suis engagée à vous fournir que des L*** B**** de B** en voici un bien conditionné ; je le renouvellerai toutes les fois que vous le jugerez à propos,



*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d* **

JE n'ai plus rien à dire, Madame, mais en récompense j'ai beaucoup à sentir. La permission que m'a donnée votre Altesse Sérénissime m'a tellement pénétré de joie, que je crains d'en devenir trop sérieux; car qui sçait même si cela n'iroit pas plus loin? Franchement, Madame, je suis dans un grand danger; & tout concourt encore à le rendre plus grand. Madame de Lambert revient de S* *; les Mardis recommencent; & de mémoire de Mardi, on n'en a point passé de plus charmant que le dernier; on n'y a parlé que de vous. Vous croyez qu'il n'y a pas grand malheur à cela; pardonnez-moi, Madame, il y en a, je sçais mieux mon affaire que vous. Madame de Lambert soutenant toujours que votre portrait n'est point flatté, s'est avisée d'y ajouter de nouveaux traits plus touchans que de raison. Passe encore pour les graces & l'esprit, dont on ne sçait que trop de merveilles: mais elle

B vj

s'est mise à nous vanter un cœur admirable, plus tendre, plus compatissant, plus généreux que tous les autres, fait pour les sentimens & pour l'amitié, & par-dessus tout aussi constant que sensible; & comme si elle eût eu affaire à des incrédules, elle nous l'a prouvé par les faits. Il sembloit qu'elle le fît exprès, Madame, moins pour achever de vous peindre que pour m'achever de peindre moi. Pardonnez-moi ce jeu de mots, Madame, il a un grand sens, mais quand il n'en auroit pas, il faut que je m'égaye & que je badine, à quelque prix que ce soit, pour me sauver du sérieux qui me menace. J'aime encore mieux m'égayer en plaisanterie qu'en sentimens. Je ne sçais, Madame, si ce remède me suffira; mais je vous avoue que je tenterai tout pour ne me pas perdre. Je vous ferai plutôt toutes les injustices du monde que de me laisser mener trop loin. Je croirai plutôt l'impossible; que toutes vos Lettres, par exemple, ne sont que des hazards d'esprit, qui ne prouvent point que vous en ayez toujours: que toutes vos belles actions ne sont que des faillies d'humeur qui n'ont point de racine dans

le fonds de votre ame. Que sçais-je ! on se fauve comme on peut. Je croirai que l'amitié trompe Madame de Lambert, & que je suis trompé moi par l'admiration, je ne suis pas bien sûr ici du mot propre.

Envoyez-moi, je vous supplie, une autre L*** B**** de B** ; j'ai presque usé la premiere sur votre permission, & je n'en suis, Madame, qu'avec un plus profond respect,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

JE n'avois été jusqu'à présent que dans un anéantissement volontaire ; mais il est devenu forcé depuis que j'ai reçu votre derniere Lettre. Je suis un peu plus embarrassé que je n'étois ; je me suis engagée bien témérairement dans un commerce de Lettres avec vous ; il va plus loin que je ne pensois ; & voilà comme on s'embarque insensiblement sans en prévoir les sui-

res. Je me trouve plus que jamais dans l'impossibilité de vous écrire. Si je veux répondre à une Lettre enjouée & spirituelle, je craindrai de ne pas réussir; si je veux répondre à une Lettre galante, je ne sçaurai comment m'y prendre, ou du moins je devrois faire comme si cela étoit; si je loue votre Lettre autant que je le voudrois, on dira que c'est par coquetterie; si je ne la loue pas, on croira que je n'ai ni goût ni sentiment. Je ne sçais de quel côté me tourner. Le néant même, auquel j'avois eu recours, m'est à charge depuis qu'il est devenu réel. Cette situation ne laisse pas que d'être fatigante à la longue, & je commence à être embarrassée de ma contenance en cet état. Vous voulez cependant toujours des L*** B**** de B** j'ai failli à vous envoyer un blanc signé; mais Mademoiselle de Launay a jugé au style de votre Lettre que je risquerois trop. Que vous dirai-je donc sur ce que vous m'écrivez? Allez trouver Madame de Lambert, faites-lui voir la Lettre que vous m'avez écrite, & demandez-lui ce qu'en doit penser la personne dont elle vous a fait le portrait, & croyez qu'elle en pense tout ce que Madame de Lambert

vous dira. Au reste, je ne sçais pas trop comment appeller ce que je vous envoie; ce n'est point une Lettre, c'est un pot pourri, un monstre qui n'a point de forme déterminée: donnez-lui celle qui vous fera plus agréable. Allez un peu bride en main sur les L*** B**** de B** je ne puis suffire à vous en fournir la quantité qu'il vous en faut; en voici un couple qui doit servir au moins à deux réponses.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d* **

VOtre charmant embarras, Madame, me devoit valoir quatre bonnes Lettres de V. A. S. Quel gain j'aurois fait, si vous aviez essayé de toutes les manieres de me répondre! Quand vous auriez répondu à une Lettre prétendue enjouée & spirituelle, quelle leçon vous m'auriez donnée de légèreté & d'agrément! Tout ce que vous écrivez fait tant d'impression sur moi, que je crois que votre goût deviendrait bientôt le mien. Quand vous auriez répondu à une Lettre galante, que j'aurois

eu de plaisir à croire que vous ne sçavez comment vous y prendre ! je me ferois bien gardé d'y soupçonner la moindre adresse. Si vous aviez pris le parti de me louer , ç'auroit été pour moi à la postérité une recommandation plus efficace que la liste de l'Académie Françoise ; mais malgré tout cela , Madame , je vous aurois quittée volontiers de ces trois Lettres pour une , où de dessein formé vous ne m'aurez point loué du tout. Je vous laisse , Madame , à débrouiller ce sentiment le mieux que vous pourrez : pour moi je n'ose y regarder de si près. Je me prens naïvement tel que je me trouve , ou plutôt tel qu'il vous plaît de me rendre par vos malices. Cette charmante permission que vous m'avez donnée , ces deux L*** B**** de B** signées dans le courant d'une Lettre , circonstance picquante & absolument de votre invention , sans compter mille petits riens qui font d'un effet infini par la main dont ils partent : en vérité , Madame , si je m'égare , j'ai à qui m'en prendre ; ce ne sera pas tout-à-fait ma faute , & vous l'aurez bien voulu. Je n'ai rien à me reprocher , Dieu merci ; je vous obéis exactement : j'ai été ,

comme vous m'en chargiez, lire à Madame de Lambert la Lettre que je vous ai écrite ; je lui ai demandé ce qu'en devoit penser la personne dont elle a fait le portrait ; elle m'a répondu sans hésiter, que cette personne en étoit très-contente. Ne croyez pas, Madame, que je m'en sois tenu au premier mot : je l'ai priée de penser sérieusement à ce qu'elle disoit, parce que j'avois ordre de prendre sa réponse pour vos vrais sentimens. Je l'ai vue alors un peu embarrassée ; mais enfin elle a prononcé distinctement qu'elle n'osoit me dire tout ce que vous en pensiez. Vous voyez bien, Madame, qu'il y a là de quoi mourir de joie, & qu'en cet état une L*** B**** de B** ne doit rien durer. Je vous supplie de ne me pas épargner ce nom charmant ; & je vous jure, Madame, qu'il n'y a jamais eu de respect dans le monde qui ressemble à celui avec lequel je suis,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

LETTRE de Madame la Duchesse d *
à Monsieur DE LA MOTTE.*

J'Ai lieu de croire que vous ne vous souciez plus de L*** B**** de B**. Il est vrai que vous m'en demandez un par votre dernière Lettre ; mais il est vrai aussi que je vous en avois envoyé deux à la fois , en vous avertissant qu'ils serviroient pour deux réponses. Vous ne m'avez pas récrit depuis , ainsi c'est vous qui êtes en reste avec moi. Je voulois seulement vous mander aujourd'hui que je ne vous enverrois pas ce nom que vous n'eussiez rempli les conditions que j'avois exigées , & le voilà cependant sur ce papier en dépit que j'en aie : vous avez fait quelque sort pour l'attirer. Quant à l'oracle prononcé par Madame de Lambert , je ne puis le contredire après ce que j'ai déclaré. D'ailleurs il ne m'engage en rien , puisque je ne me suis jamais reconnue au portrait qu'elle a fait. Si vous voulez absolument que ce soit le mien , je vous le laisserai croire. Il faudroit que je fusse de bien mauvaise humeur pour

vous chercher querelle là-dessus. Après tout, on n'est pas maître des pensées d'autrui; on n'est responsable que des siennes; il me suffit pour n'avoir rien à me reprocher, de vous avertir que je ne ressemble point à la personne dont il s'agit; & qu'ainsi elle peut penser de vos Lettres tout ce que Madame de Lambert vous a dit, sans que vous en puissiez tirer la conséquence que je pense de même. Au reste, on m'a avertie que vous montriez à tout le monde ce que je crois ne vous point écrire. J'étois tentée, pour vous punir, de vous envoyer une Lettre que vous ne puissiez montrer sans être en effet taxé d'une grande indiscretion. Mais tout bien considéré, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de vous faire grace que de vous punir de cette façon. Outre que j'ai ici un Directeur & un Berger qui ne voudroient pas que je me servisse de ce moyen pour vous corriger. Tâchez cependant d'être plus circonspect à l'avenir, ou vous n'aurez plus de L*** B**** de B**. Ne voilà-t-il pas encore que j'écris ce nom pour la seconde fois? Mais il me doit valoir trois Lettres de vous; une que vous me deviez déjà de bon compte, & deux que

vous me devez à présent. Dépêchez-vous de payer, ou je ferai monter bien haut les arrérages.

A l'égard du respect dont vous me parlez, je suis assez contente qu'il ne ressemble pas à celui des autres. L'uniformité est désagréable à la longue, & vous faites bien de mettre de la variété dans ce sentiment, qui est assez ennuyeux par lui-même.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d * **

L Es L*** B**** de B** me viennent deux à deux, & avec cela, Madame, je trouve à peine mon nécessaire; je comprends pour la première fois l'avarice & l'ambition. On n'a jamais assez de choses où l'on met son cœur. Je remercie donc V. A. S. de ses profusions. Mais ce qui n'est pas trop bien entre nous, c'est d'y mettre des conditions si précises & si absolues. Vous abusez du prix de la chose, sans égard au peu qu'elle vous coûte. Vous écrivez trois mots, trois mots que j'aime à la vérité, mais enfin ce ne sont

que trois mots, & vous exigez autant de Lettres qu'il vous plaît de me faire cette grace, comme si ce m'étoit une chose bien aisée que de vous écrire. Croyez-vous donc, Madame, que dans ce commerce singulier, où je ne sçais quel lutin m'a engagé, la partie soit bien égale entre nous? Vous m'écrivez en vous jouant; vous m'en dites tant & si peu qu'il vous plaît; je vois les graces autour de vous qui se relayent à dicter vos Lettres; ou plutôt, je vois que vous ne leur laissez rien à faire que de sourire à votre badinage. En vérité cela est bien commode. Pour moi, Madame, c'est tout le contraire: je ne vous dis pas le quart de ce que je voudrois, ni comme je le voudrois. Un mot s'offre, & c'est le bon, il faut pourtant, en dépit de la vérité, que j'en cherche un autre. Le sentiment est là qui voudroit que je le rendisse tout pur: il faut pourtant, malgré qu'il en ait, que je lui donne un air de pensée; il faut, en un mot, que je me contente un peu & que je ne vous déplaise pas le moins du monde; deux intérêts qui me sont également chers. Je vous demande pardon de l'égalité, Madame; mais on ne sçauroit aller contre la na-

ture. Vous voyez bien que tout cela est difficile à concilier , & que je ne suis pas trop à mon aise ; je ne m'en plains pourtant pas , Madame ; pour vous parler ingénument , j'ai autant de plaisir à ce que je supprime qu'à ce que je vous dis ; & ce que vous ne découvrirez jamais , si vous n'avez bien de la pénétration , m'est encore plus précieux que ce que je vous laisse voir. Ayez donc pitié de mon embarras , Madame , envoyez-moi des L*** B**** de B** sans me presser trop sur les conditions. Je ne laisserai pas de m'avouer redevable , & d'arrêter exactement mon compte : je vous demande seulement un peu de crédit , & je crois qu'à force de me prêter , vous me mettrez en état de vous bien payer. Je suis , Madame , avec ce respect que vous me permettez , & qui devient tous les jours plus extraordinaire ,

De votre Altesse Sérénissime ,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.



*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d* **

DAignez juger , Madame , de notre contestation. Madame de Lambert m'a soutenu opiniâtement que je devois trois Lettres à votre Altesse Sérénissime , & qu'il vous les falloit absolument , sans quoi je ne recevrais plus ce nom qui m'intéresse tant. J'ai voulu parier que je ne vous en écrirois qu'une , & que j'aurois pourtant réponse. On m'a trouvé bien hardi ; mais n'est-il pas vrai , Madame , que j'aurois gagné , & que j'avois raison de ne vous pas croire si inflexible ? Cependant , Madame , tout convaincu que je suis de votre indulgence , je ne laisserai pas d'entrer en payement ; & comme je n'ai pas répondu à un article important de votre Lettre , ce fera de quoi m'acquitter d'autant. On vous a dit , Madame , que je montrois vos Lettres à tout le monde. A tout le monde ! vous ne m'en soupçonnez pas. A un petit nombre de gens choisis , je vous avoue qu'il en est quelque chose ; & vous conviendrez , je

crois, vous-même, que je n'ai pas pu faire autrement. On est étonné en compagnie du changement de mon humeur. On me reproche des distractions fréquentes. Je répons de travers à ce qu'on me dit. Les uns me croient malade, les autres craignent pour ma tête : là-dessus ne pouvant faire mieux, je montre une de vos Lettres, & me voilà justifié. Autre avantage pour moi, Madame, on se récrie à chaque trait; on me remercie de tout ce qu'on lit; la bonne humeur revient; je suis enchanté, & il n'y a plus moyen de me tenir. Après cela, Madame, si vous n'êtes pas contente de mes raisons, & qu'il vous plaise de me croire encore en faute, punissez, n'êtes-vous pas la maîtresse? Mais punissez comme vous avez été tentée de le faire. Ecrivez-moi, c'étoit votre projet, quelque bonne Lettre que je ne puisse montrer sans indiscretion : mais je vous avertis d'avance que je ne ferai pas discret légèrement, & que je ne prétens le faire qu'à bonnes enseignes. Plût à Dieu que la pensée vous revînt de me corriger à ce prix là, & que vous voulussiez bien la mettre en œuvre. Eh! Madame, que faites-vous donc d'un Directeur,

si

si vous résistez à vos tentations ? Prétendez-vous toujours l'entretenir de riens ; & ne mérite-t-il pas bien de tems en tems quelque consultation passable ? Pour moi , Madame , j'ai beaucoup à consulter avec le mien , & nous avons de grandes disputes ensemble sur ce profond respect avec lequel je suis ,
Madame ,

De votre Altesse Sérénissime ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d * *
à Monsieur DE LA MOTTE.*

VOus payez en trop bonne monnoie pour me disposer à vous faire crédit : & la maniere dont vous me demandez quartier me rend plus inflexible que jamais : je suis devenue encore plus intraitable depuis vos dernieres Lettres. Cependant je ne puis m'empêcher de vous avouer que vous auriez eu une L*** B**** de B** quand même je n'aurois pas reçu la seconde. Quelque amitié que j'aie pour Madame de Lambert , la vérité m'oblige

de convenir qu'elle auroit perdu le pa-
 ri ; mais malgré cela je ne vous aurois
 pas remis la dette. Vous comprenez
 bien que je la remets moins que ja-
 mais à présent. Il me revient une Lettre
 de l'ancien compte, & vous m'en de-
 vrez au moins une de plus quand vous
 aurez reçu celle-ci. Songez donc à vous
 acquitter au plutôt. Vous n'êtes pas si
 peiné de ce commerce singulier que
 vous voulez le faire croire ; vous avez
 du plaisir aux choses que vous me dites,
 & vous en avez encore davantage à
 celles que vous ne dites pas : je vous
 prens par vos paroles. Puis-je vous
 plaindre en cette situation ? Je vous en
 fais juge. Mais s'il étoit vrai que le
 choix des mots vous causât quelque em-
 barras, je vais vous donner un moyen
 de vous en tirer : écrivez-moi en vers,
 vous sçavez que la poésie a de grands
 privileges, & que de cette façon on dit
 tout ce qu'on veut, vous y aurez re-
 cours dans ces tems où l'on ne peut
 vous tenir ; & les jours que vous ferez
 plus modéré, vous m'envoyerez de la
 prose ; car je ne veux pas y renoncer.
 Vous trouverez peut-être que je vous
 taille bien de la besogne, au lieu de
 vous procurer des facilités. Mais quand

cela seroit, aurois-je tort ? Et ce respect si extraordinaire que je permets, ne me met-il pas en droit d'exiger quelque chose de plus à mesure qu'il se perfectionne ? Quant aux reproches que vous me faites de ne vous envoyer que trois mots, qui ne me content gueres, & que je fais payer par autant de Lettres qu'il me plaît de les répéter, comptez-vous pour rien les querelles des Bergers & du Directeur, qui prétendent que ces trois mots sont très-significatifs ? Tout bien considéré, je mets au jeu autant que vous, & les L*** B*** de B** ne sont pas payées trop cher. En voici une seconde ; vous sçavez que suivant notre marché elle doit me valoir une Lettre de plus.

LETTRE de Monsieur **DE LA MOTTE**
à Madame la Duchesse d**

NOn, Madame, vous n'aurez point de vers, c'est une chose résolue ; & je crois que votre Altesse Sérénissime entrera elle-même dans mes raisons. Les vers sont le langage de la fiction ; si naturellement qu'on s'y exprime, il

reste toujours contre eux un soupçon de recherche ou de badinage, qui ne m'accommoderoit point du tout auprès de vous. Je veux vous paroître aussi naturel que je le suis ; & je ne veux pas qu'on puisse répondre aux endroits où le cœur parleroit le mieux ; ce ne sont là que des vers. Quand vous trouveriez les miens jolis, ce qui est d'ailleurs assez incertain, ce ne seroit pas encore mon compte. Il y a trois mois qu'un pareil suffrage m'auroit fort contenté. À présent j'ai toute une autre ambition ; je veux être jugé vrai ; je veux que vous le sentiez, que vous le voyiez, & ne vous laisser aucun prétexte d'ignorance. Désabusez-vous sur la poésie, Madame. Vous pensez qu'on peut dire en vers tout ce qu'on veut ; & moi je vous soutiens qu'on n'y est le maître ni de ce qu'on veut dire, ni de ce qu'on veut ne pas dire. La rime & la mesure nous offrent souvent l'un pour l'autre : tout ce que les plus habiles y peuvent faire, c'est d'entrer en composition avec elle ; mais il y a toujours à perdre ; & je ne suis pas d'humeur pour leur intérêt à rien rabattre de ce que je sens. Voulez-vous encore une autre raison, Madame ? la voici, & je la crois la meil-

leure de toutes. Je veux penser à vous & ne penser qu'à vous en vous écrivant. Si je vous écrivois en vers, il faudroit penser à l'ouvrage; c'est toujours une distraction; un sentiment vif & délicat s'en effraye, ou pour mieux dire, il n'en est pas capable. Changez donc, s'il vous plaît, votre proposition. Dites, Madame, que dans ces jours où l'on ne peut pas me tenir, je dois vous écrire en prose, & que dans les jours modérés je pourrois employer les vers: mais sur ce pied là, Madame, vous n'en aurez gueres. Ces jours modérés sont déjà bien loin, & je sens qu'ils s'éloignent toujours davantage à mesure que vous m'écrivez. Peut-être trouvez-vous ici bien des sentimens; mais prenez-y garde, Madame, il n'y en a pas un qui forte de ce profond respect que vous m'avez permis, & qui se perfectionne tous les jours. Avancez-moi toujours vos Lettres sans vous embarrasser de ce que je dois; il vous sied bien d'être libérale par magnificence de Princesse, ou, si vous l'aimez mieux, par désintéressement de Bergere.

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

VOus assurez que je n'aurai point de vers de votre façon, & moi je soutiens que j'en aurai : nous verrons qui aura raison de nous deux. Vos excuses sont pleines d'esprit, mais elles ne me convainquent pas. Quand j'approuverois vos vers, dites-vous, ce ne feroit pas tout-à-fait votre compte. Mais sçavez-vous si je ne ferois que les approuver, & s'ils ne produiroient pas encore plus d'effet que votre prose ? Vous prétendez que l'expression est trop gênée par la mesure & par la rime ; ne diroit-on pas que vous n'avez jamais bien exprimé des sentimens de cette façon ? Vos ouvrages vous donnent le démenti. Vous ajoutez que vous ne voulez pas qu'on puisse dire : ce ne sont là que des vers, & peut-être le cœur n'y a-t-il point de part. Mais vous n'ignorez pas que lorsqu'on voit dans vos pièces les sentimens d'honneur & de générosité si bien exprimés, tout le monde s'écrie, que pour les rendre

aussi parfaitement, il faut les sentir. Si vous dites qu'un certain respect est plus difficile à exprimer que le reste, je vous opposerai encore vos propres œuvres, & j'appellerai en témoignage contre vous les héros de vos tragédies. Mais venons à votre dernière raison, que vous croyez triomphante. Vous dites que lorsque vous m'écrivez vous voulez ne penser qu'à moi, & que si vous faisiez des vers il faudroit penser à l'ouvrage. Je réponds à cela, ne pensez qu'à moi, mais pensez-y vivement, & les vers viendront d'eux-mêmes; du moins si votre respect est tel que vous le dites. J'en doute encore, & je veux vous mettre à l'épreuve; & pour commencer je ne vous enverrai point aujourd'hui de & vous n'en aurez plus que vous ne m'ayez envoyé des vers.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d* **

VOus avez beau dire, Madame, vous ne doutez pas le moins du monde de ce respect si vif & si singulier que j'ai pour votre Altesse Sérén-

nissime. Eh ! comment pourriez-vous , si vous en doutiez , me soutenir que vous aurez de mes vers , quand j'ai osé vous déclarer si résolument que vous n'en auriez pas ! Vous êtes bien sûre , au ton dont vous le prenez , de m'avoir mis au point de tenter l'impossible pour vous satisfaire. Mais autre chose est de le tenter , Madame , & autre chose d'y réussir. J'ai cru d'abord que vous auriez eu contentement , & sur le début de votre Lettre j'aurois parié pour vous contre moi. Je me recommandoïs même à Apollon en continuant de la lire : mais sur la fin vous avez tout gâté en croyant faire merveille , plus de me dites-vous , si je n'ai de vos vers. Par-là vous m'avez ôté tout d'un coup le pouvoir de vous obéir. Un sentiment douloureux s'est emparé de mon ame , & n'y a laissé place pour aucune autre attention. Cependant , Madame , dans l'ardeur de vous plaire , & sur votre parole , que les vers viendront d'eux-mêmes , j'ai tâché de rimer mon sentiment le mieux que je pouvois. Voici mon essai.

Plus de L * * es B * * dictes :

Eh ! que vais-je donc devenir ?

Par quel secours puis-je les obtenir ?...

Vous voyez-bien, Madame, que j'ai été arrêté là tout court, & qu'il n'y avoit plus moyen de sortir d'affaire que par le secours des piétes. Peut-être m'échappe-t-il quelque autre ressource : mais enfin ce n'auroit été qu'un bout rimé de Mercure galant, qui auroit dégradé votre nom, & qui m'auroit déshonoré, moi ; ce qui ne m'intéresse presque pas en comparaison de l'autre accident. Vous me direz qu'il falloit changer de tour : mais pensez-y, Madame, comment changer de tour sans mettre hors de sa place naturelle ce premier sentiment qui m'obsède toujours : plus de L**e B**dicte ? Ce n'auroit plus été ma façon de sentir, & vous n'auriez eu qu'un faux portrait de ma situation. Croyez-m'en donc, Madame, j'apprens aujourd'hui par expérience ce que je sçavois déjà par spéculation : un sentiment superficiel fait les Poëtes ; un sentiment profond les détruit. En vérité, Madame, cela est démontré, & vous en seriez déjà convenue, si vous n'étiez Princesse. C'est la fierté du rang qui vous prend à la gorge ; vous voulez être obéie : franchement ce rang gâte tout, & je vous

avoue que je suis bien de mauvaife
humeur contre lui. Je fouhaiterois
presque que vous n'en eussiez point ;
& je m'abandonne d'autant plus vo-
lontiers à cette idée , que vous êtes la
personne du monde qui s'en feroit le
mieux passée. Il n'y auroit de moins
dans mes Lettres que l'Altesse Sérénis-
sime , & je n'en ferois qu'avec un plus
profond respect , s'il étoit possible ,

De votre Altesse Sérénissime ,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur.

Permettez moi un apostille , Ma-
dame , M. de Fontenelle m'a fait ap-
percevoir qu'il m'étoit échappé une
rime à B**dicte , & même assez traita-
ble. Vraiment il m'en échapperoit bien
d'autres , & c'est une nouvelle preuve
de mon sentiment.



*LETTRE de Madame la Duchesse de**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

Consulte ton respect, écris ce qu'il te dicte,
Tu rimeras avec B * * dicte.

Vous voyez bien que cette rime n'est pas si ingrate que vous le disiez ; vous lui avez cherché querelle mal-à-propos, & vous vous feriez tiré d'affaire sans avoir recours aux pîctes. A l'égard de la raison, elle n'a que faire de venir se fourer à tout ceci, qui n'est pas de son ressort. Je ne doute point de votre respect, dites-vous ; belle merveille que vous ayez deviné cela ! Si j'en eusse douté, auriez-vous mérité que je voulusse vous mettre à l'épreuve ? Pour vous parler sincèrement, je vous dirai que j'en doute si peu, que je parie encore contre vous que j'aurai des vers, & que je vous déclare que je veux absolument en avoir. Vous vous êtes recommandé à Apollon, & les vers ne sont pas venus : mais vous avois-je dit de vous recommander à Apollon ? Il falloit s'adresser à un autre. Je ne sçais

pas à qui , mais je sçais bien que ce n'étoit pas à Apollon. Faites tout comme vous l'entendrez , mais enfin il mē faut des vers. N'êtes-vous pas bien à votre aise de n'avoir plus de ? Je ne suis pas trop à mon aise moi , de ne vous en pas envoyer. Je ne sçais si c'est par habitude , mais enfin ces mots sont toujours au bout de ma plume ; j'ai toutes les peines du monde à la retenir. C'est à titre de Princesse que je suis , dites-vous , si absolue : point du tout. A quel titre donc ? Je n'en sçais rien. Envoyez-moi des vers.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

VOus faites bien valoir , Madame , deux assez bons vers que vous avez fait ; & vous croyez par-là avoir anéanti toutes mes raisons : mais ai-je prétendu , Madame , qu'on ne pouvoit rimer à S** ? Eh ! bon Dieu , qui pourroit vous empêcher là de faire des vers ? Vous y passez le tems de plaisirs en plaisirs : rien ne vous occupe assez fortement ; tout au plus quelque petit sen-

timent pastoral , qui ne fait que vous
 égayer : vous êtes dans une sérénité
 parfaite , & le nom de Sérénissime ,
 dérobé aux Philosophes , a été inventé
 sans doute pour quelque Princesse qui
 vous ressembloit fort. Voilà tout ce
 qu'il faut pour faire des vers. Vous
 pouvez vous divertir , quand il vous
 plaira , à en faire d'excellens ; je vous
 le conseille même , cet amusement en
 vaut bien un autre : mais vous sçavez ,
 Madame , vous qui ne doutez pas de
 la vivacité de mon respect , que je n'ai
 pas les mêmes facilités. Mes sentimens
 me sont précieux ; je ne puis me ré-
 soudre à les altérer ni à les déranger
 le moins du monde ; & jaloux comme
 ils sont de leur liberté , ne vous atten-
 dez pas qu'ils deviennent les esclaves
 de la rime & de la mesure. Malgré
 tout cela vous insistez , & vous voulez
 parier contre moi que vous aurez des
 vers : mais y songez-vous , Madame ?
 Que pouvez-vous parier qui m'inté-
 resse autant que mes sentimens ? Je
 vous déclare qu'à moins de mettre au
 jeu un peu des vôtres , vous n'êtes pas
 au pouvoir de me tenter. Je pourrois
 vous armer contre moi , si je le vou-
 lois. Je n'aurois qu'à vous dire que Ma-

dame de Lambert est d'avis que je vous
 obéisse. Eh bien, me direz-vous aussitôt,
 voilà une personne sage, judi-
 cieuse & hors d'intérêt : n'êtes-vous pas
 inexcusable de ne vous pas rendre à
 son sentiment ? Il est vrai : Madame
 de Lambert est tout ce que vous dites
 là, & par conséquent vous n'aurez
 pas de vers ; car c'est elle qui me défend
 de vous en envoyer, & qui juge qu'il y
 auroit à perdre pour vous-même. Je
 vois que vous ne vous rendez pas en-
 core. Vous en revenez à la grande me-
 nace plus de me dites-vous, si
 je n'ai satisfaction : mais le croiriez-
 vous, Madame, cette menace même
 ne m'épouvante plus. Il vous est échap-
 pé de dire que vous n'étiez pas à votre
 aise en supprimant ce nom que je de-
 sire ; que vous l'aviez toujours au bout
 de la plume, & que vous ne la rete-
 niez pas sans peine. C'en est assez, Ma-
 dame, je suis content. Ce nom sup-
 primé avec peine m'est aussi bon que
 si vous l'écriviez : peut-être même qu'à
 y regarder de près, il mériterait la pré-
 férence. Je fais du blanc le même usage
 que je faisois de l'écriture. Je crois,
 Dieu me pardonne, que quand pour
 me punir vous ne m'écriviez point du

tout, j'y trouverois encore mon compte. Quel plaisir de vous croire piquée, puisque vous m'assurez que vous ne le feriez pas comme Princesse. Vous feriez donc mieux, Madame, de céder de bonne grace à la nécessité; car il m'est absolument impossible de vous écrire en vers, que mon respect ne soit diminué de moitié. Pourriez-vous en vouloir encore à ce prix là? Si vous étiez capable de lâcher le mot, votre Altesse Sérénissime mériterait bien d'en avoir. Je me creuserois la cervelle pour en envoyer au plutôt à V. A. S. je mettrois de l'Altesse Sérénissime jusques dans les vers; & il ne tiendrait pas à moi que je ne fusse précisément avec un très-profond respect & des plus irréprochables,

De votre Altesse Sérénissime,

Le plus humble & le plus
obéissant Serviteur.



*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

OUi, vous avez raison ; je me rends & je ne vous demande plus de vers. Je vois que quand Apollon vous manque vous n'avez plus de ressource. Que j'avois grand tort de vous proposer de vous adresser à quelque autre ! Je ne vous ferai plus de menaces , puisque vous avez l'esprit assez bien fait pour prendre le tout en bonne part , jusqu'à la suppression de mes Lettres. D'ailleurs l'Altesse Sérénissime vous coute si peu , & vous êtes tellement le maître de la forme de votre respect , que je ne trouve plus rien à dire ; ainsi je finis tout court.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

VOus voulez donc des vers : Je voulois en écrire.

Et pour exécuter un ordre si pressant ,
Je me recommandoïs à ce Dieu tout-puissant

Que vous n'avez pas voulu dire.
 Quoi ! me dit-il avec un fier sourire ,
 Me prens-tu pour un ouvrier ,
 Un arrangeur de mots que l'on tâte & retâte ?
 Je blesse , & bien souvent sans m'en faire prier :
 Voilà des sentimens pour te désennuyer ,
 Qu'Apollon les rime & les gâte ,
 Nous aurons fait tous deux notre métier.

Ne croyez pas , Madame , que le
 Dieu ait parlé en vers ; il se croiroit
 déshonoré : mais il s'est éloigné un mo-
 ment de moi , & j'ai faisi ce moment
 pour faire le métier d'Apollon.

Remarquez encore , Madame , que
 tout ceci est écrit avant que j'aie parlé
 à Madame de Lambert. Mon obéissance
 ne doit rien à personne. Jugez par-là
 du profond respect avec lequel je suis ,
 Madame ,

De votre Altesse Sérénissime ,

Le très-humble & le très-
 obéissant Serviteur.



LETTRE de Madame la Duchesse d
à Monsieur DE LA MOTTE.*

JE vous le disois bien , Apollon pour rimer
Dans ce cas-ci n'étoit pas nécessaire ;
Celui que vous & moi n'avons osé nommer
Donne à ce qu'il produit l'heureux talent de
plaire :

Tout ce qu'il fait sentir il le fait exprimer ;
Il est des vers touchans le véritable maître.
Les vôtres sont charmans & galamment
tournés ,

Nous les voyons par les graces ornés ;
Il est aisé de reconnoître
De quelle main vous les tenés.

Voilà mon sentiment sur les vers que
vous m'avez envoyés. Je ne sçais par
quel hazard il se trouve rimé. La pen-
sée est de moi , les vers n'en sont pas ;
j'ignore à qui je dois ce secours : il me
paroît qu'il y a du mystere , & je
ne veux pas l'approfondir. Vous voyez
bien que ma colere est un peu appaisée ,
faites-la finir entierement , car elle me
met fort mal à mon aise. Il ne manque
à vos vers que d'avoir été donnés de

bonne grace ; & quoi que vous disiez ; je soupçonne que Madame de Lambert a quelque part à votre obéissance. Cependant je suis assez contente de n'avoir pas trouvé dans votre dernière Lettre cette profusion d'Altesse Sérénissime, ni la menace d'un respect irréprochable. Vous méritez bien aujourd'hui une L*** B**** de B** : la voilà ; nous verrons ce que vous mériterez par la suite.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d * **

EN vérité, Madame, votre badinage est trop dangereux. Vous jouez si bien tous les sentimens, que vous en inspirez de trop sérieux, malgré qu'on en ait, je n'ai pu soutenir l'apparence de votre colere, en ne la jugeant même qu'une apparence ; & vous m'avez affligé à un point que je vous en aurois fait pitié, je n'ai pas laissé d'en user avec votre Lettre comme à l'ordinaire, & je ne vous dirai pas pourquoi. Cependant je suis très-sûr que tout ce que vous me direz n'est que

badinage ; que votre imagination s'égayé à mes risques ; & rien ne manque là-dessus à ma persuasion : de grace ne me le dites jamais vous-même , & ne m'allez pas faire l'injure de me croire homme à prendre la nue pour la Déesse. Ce n'est pas , Madame , que je pense n'avoir rien acquis auprès de vous ; vous n'auriez pas joué en Princesse avec moi ; si vous n'aviez bien voulu que j'y gagnasse quelque chose : mais enfin , par la faveur que vous m'avez faite , vous avez contracté une dette qui est toute ma fortune. Vous me devez une bienveillance à part ; je ne vous quitte pas à moins ; & puisque vous me la devez , j'y compte si bien que je la déclare à toute votre cour. Il est bon de l'avertir des ménagemens qu'elle me doit ; dès que vous êtes l'Héroïne de mon aventure , je deviens quelque chose ; & je ne trouverois pas bon qu'on me perdît le respect. Si quelqu'un fait notre histoire , qu'il ne m'impute pas la sottise d'avoir cru ma plume un trait de l'amour , & d'en avoir présumé le moindre effet ; qu'il ne me fasse pas offrir pour ma rançon , ce respect singulier qui est ma chaîne même : en un mot , Madame , pardonnez

ma fierté, on me doit des égards, & pour les sentimens que j'ai, & pour la bonté qui les a soufferts. Rendez-moi au plutôt, Madame, les marques de cette bonté; que les L*** B**** de B** reviennent avec leurs graces ordinaires, & foyez bien assurée que je demeure constamment avec ce respect indépendant de toute dignité,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

PUisque vous êtes si affligé il faut donc vous consoler; c'est pour cela que je vous écris aujourd'hui. Je crois cependant que ma Lettre d'hier aura bien avancé votre guérison, si elle n'est pas entièrement achevée. Vous avez très-bien fait d'être affligé, mais vous ferez très-bien aussi de ne l'être plus à présent. Quant à notre histoire, elle est très-jolie & ne doit pas vous déplaire; si elle dit que vous avez cru que votre plume étoit un trait, elle dit en même-tems qu'il a porté sur l'esprit; n'est-ce

pas beaucoup ? Y a-t-il si loin.... ? Mais vous voulez une L*** B**** de B** je vous l'envoie en vérité de très-bon cœur.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d * **

MA réponse étoit rendue , Madame , avant que je reçusse votre charmante Lettre. Votre courier , en me l'annonçant , a été le témoin de la joie la plus vive ; & s'il vous l'avoit bien représentée , je n'aurois plus rien à vous dire : vous auriez déjà jugé du plaisir que m'a fait l'assurance de ma grace , par celui que je sentoie à l'espérer seulement : il est vrai , Madame , que je l'ai méritée assez pour y pouvoir compter. Je vous ai envoyé des vers par pur besoin de vous obéir : Madame de Lambert n'y a eu aucune part. Et là-dessus , Madame , souffrez que je vous gronde d'avoir eu de la peine à m'en croire. Certain respect ne ment jamais. Que je suis heureux , Madame ! ces pauvres vers qui n'étoient que de ma façon , comme je vous l'ai dit , m'en

ont valu des plus charmans. Vous ne reclamez des vôtres que la pensée ; & vous ne sçavez , dites-vous , de qui peuvent venir les rimes : il ne paroît pas qu'elles y aient rien gâté : mais quand on travaille d'après vos pensées, on peut, sans les rendre parfaitement, faire encore des merveilles ; & ce qu'on en conserve est d'un si grand prix, qu'il ne laisse rien à désirer qu'à vous, qui sçavez le reste. Malgré tout cela, Madame, j'ai une plainte à faire, si heureux qu'on puisse être, on n'a pas toutes ses aises dans ce monde. Vos Lettres sont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les sentimens ; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé. Mon Dieu, qu'est-ce qu'une Lettre courte ! C'est un rendez-vous manqué ; la personne qu'on attend arrive ; mais elle disparoît dans le moment, à peine a-t-elle le tems de vous dire que ce sera pour une autre fois. Vous me direz qu'il y a remède à tout ; que je n'ai qu'à recommencer vos Lettres pour les étendre : vraiment, Madame, je n'y manque pas : mais je ne les recommencerois pas moins quand elles seroient plus longues ; & c'est cette abondance pré-

cieuse que je regrette. Voulez-vous faire une belle action, Madame? Vous ne revenez que Samedi de S**, vous y passez encore demain: ne passez pas ce demain sans quelque bienfait: encore une L*** B**** de B**, donnez, donnez, Madame, c'est un plaisir de Princesse, le mien est de recevoir de vous, avec ce respect qui ne ressemble pas plus aux autres par sa constance que par sa vivacité. Je suis, Madame,
De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

ENfin je viens de recevoir une de vos Lettres. Il y avoit long-tems qu'elle m'étoit annoncée. Je croyois que mes Bergers faisoient quelque fort pour l'empêcher de venir jusqu'à moi. J'avois tort de le croire, car il me semble que je ne dois pas les soupçonner d'être forciers. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cette Lettre a beaucoup tardé, du moins je le veux croire ainsi, & je
me

me garderai bien de penser que le tems m'a paru plus long qu'il n'étoit en effet. Pour éviter que je ne me puisse faire ce reproche là à l'avenir, écrivez-moi plus souvent, afin qu'il n'y ait pas tant d'intervalle entre chacune de vos Lettres. Mais venons un peu à compte sur cet article. Je viens de recevoir la réponse à la Lettre que je vous ai écrite en vous envoyant des vers, il m'en revient une à celle qu'on vous porta mardi chez Madame de Lambert ; il faudra que vous répondiez encore à celle-ci, & que vous m'envoyiez ces deux Lettres vendredi, car je pars samedi ; & je vous avertis que je ne vous fais point de crédit. Pour vous encourager, je vous envoie une L*** B**** de B** vous avez tort de vous plaindre de la brièveté de mes Lettres. Il m'échappe quelquefois de certains traits, après lesquels il faut finir tout court, & qui valent mieux que le babil. Avez-vous bien le courage de vanter la constance de votre respect, qui est encore si nouveau ? Venez samedi chez moi avec Madame de Lambert, je tâcherai que ma conversation vous fasse autant de plaisir que mes Lettres.



V E R S

DE MONSIEUR

DE LA MOTTE.

*Madame la Duchesse d** étant revenue à Paris au commencement de Novembre, pour y passer l'hiver, Monsieur de la Motte, au moment de son arrivée, lui fut amené par Madame de Lambert. Cette entrevue, la première depuis le commerce de Lettres établi entre la Princesse & lui, parut digne d'attention aux spectateurs curieux de la suite d'une si singulière aventure. Madame la Duchesse d** le reçut avec ces grâces qui lui sont naturelles, & l'enjouement qui convenoit de sa part en cette occasion. Monsieur de la Motte, quoique chargé d'un rôle difficile, se tira d'embarras à force d'esprit, & laissa*

voir autant de vivacité dans ses sentimens, que le respect lui permit d'en montrer. Il débuta par faire en vers le remerciement qui suit.

REMERCIEMENT.

JE desirois avidement
 Un nom dont tous les cœurs reconnoissent
 l'empire ;
 Il est venu , ce nom , soulager mon tourment ;
 Je pense lui devoir le jour que je respire.
 Ne pourrois-je à la main qui daigna me l'écrire
 Dire un mot de remerciement ?

Madame la Duchesse d * * lui ayant donné sa main à baiser, Madame Dreuillet qui étoit présente , fit remarquer à M. de la Motte que c'étoit la main gauche qui lui avoit été présentée , & qui avoit reçu le remerciement destiné pour la droite , dont il tenoit les signatures, objets de sa reconnoissance. M. de la Motte ayant été quelques jours sans qu'on entendît parler de lui , Madame la Duchesse d * * dit à M. de St Aulaire qu'il falloit l'agacer par des vers, dont elle lui dit la pensée , & le chargea de

les tourner. Elle lui envoya ceux-ci le lendemain , avec une bourse & le billet qui suit.

Celui qui dans ma signature
Trouva une aimable peinture ,
Dont il avala quelques traits ,
Dans une indifférence extrême ,
Loin de demander un portrait ,
Néglige l'original même.

Ne donnez jamais vos pensées à tourner , elles y perdent trop.

Voilà une bourse que je trouvai hier au soir sur ma table , sans apprendre de quelle part elle vient, il me suffit de sçavoir que ce n'est pas de la vôtre. Faites-en l'usage qu'il vous plaira. Je ne serai pas fâchée d'apprendre qu'un peu de dépit vous l'a fait jeter au feu.

M. de la Motte , attentif à ménager ses avantages , n'avoit pas oublié l'avis que lui avoit donné Madame Dreuillet. Il apporta à ce sujet , la première fois qu'il vint , les vers suivans.

A tout bon compte revenir ,
La main que j'ai cru obtenir
Est celle à qui je dois le nom de L***
J'ai pris la gauche par méprise :

Mais convenez de bonne foi,
 Que la droite, en ce cas, vouloit la préférence,
 Jugez, Princesse, & laissez-moi
 Placer mieux ma reconnoissance.

Dans le tems que M. de la Motte étoit
 chez Madame la Duchesse d * * elle ra-
 conta qu'elle venoit de trouver dans son
 cabinet une petite figure de l'Amour,
 qui tenoit un papier, dans lequel elle
 avoit trouvé des vers fort galans, & dit
 qu'elle ne sçavoit d'où cela pouvoit ve-
 nir. Elle sçut que c'étoit une Dame at-
 tachée à sa cour qui lui avoit fait cette
 galanterie. M. de la Motte en prit occa-
 sion de faire les vers que voici.

Ce jeune & beau garçon, portant aîles au dos,
 Brillant carquois, & flèches acérées,
 Et qui vous vint offrir, avec de jolis mots,
 Un cœur percé pour vous de ses pointes dorées;
 Ce jeune & beau garçon l'autre jour m'apparut,
 Et me donnant des vers, dont il disoit merveille,
 A l'objet de tes soins va porter ce tribut;
 Tu sçauras de ces vers & la force & le but,
 Si tu les lui dis à l'oreille.

Il est un respect noble, ardent, ambitieux,
 Levant toujours ses regards vers les Cieux,
 En transport, en desirs fertile,
 Tel qu'il le faut enfin pour honorer les Dieux;

Bien différent de ce respect servile ,
Toujours tremblant , toujours baissant les
yeux ,

Et fait pour contenir le vulgaire imbécile.
Jadis ces deux respects nous furent envoyés ,
Lequel sens-je pour vous , L * * voyez ?
Graces au Dieu qui me conseille ,
Je me suis fait d'heureux destins ,
Tous les vers deviendroient divins ,
Pour qui pourroit ainsi vous les dire à l'oreille.

Madame la Duchesse d * * ayant eu
une dispute de grammaire avec quel-
ques personnes de sa cour , sur la ma-
niere d'écrire le verbe secours à l'impé-
ratif , elle envoya la question à l'Aca-
démie pour y être jugée , & sollicita M.
de la Motte en sa faveur , par cette
chanfon , où secourre est écrit comme
Madame la Duchesse d * * prétendoit
qu'il le devoit être.

C H A N S O N

Sur l'air : *Quand on a du jus d'Octobre.*

Tes Confreres prudens & sages
Se détermineront par toi ;
Je veux obtenir leurs suffrages ,
Cher la Motte secourre-moi.

M. de la Motte animé par le desir de

plaire à Madame la Duchesse d** ;
 soutint si vivement sa cause , qu'il la lui
 fit gagner ; & cette Princesse fatisfaite
 de son triomphe , & peu sûre d'avoir
 eu la raison de son côté , envoya pour
 remerciement à M. de la Motte les vers
 qui suivent.

D'une circonstance flatteuse
 Mon triomphe est accompagné.
 Ma cause , m'a-t-on dit , étoit pis que douteuse,
 Et cependant mon procès est gagné.
 A faillir j'ai sçu vous réduire ;
 Et le plaisir d'avoir raison
 Est moindre sans comparaison,
 Que n'est celui de vous séduire.

Et ceux-ci sur le même sujet.

La Motte aux dépens de sa gloire ,
 M'a fait obtenir la victoire ,
 Son respect est bien averé.
 Dans cet agréable service ,
 De l'arrêt qu'il m'a procuré ,
 J'aime à voir toute l'injustice.

Il répondit par ceux que voici.

Me voilà , dit-on , pour vous plaire .
 Criminel de leze grammaire ,

Et vous applaudissez à mon iniquité,
 Je hais pourtant bien à mal-faire,
 B**** à ce point m'auroit-elle gâté ?
 Vous auriez là fait une belle affaire :
 Je me croyois homme de bien :
 Mais cette probité me devient fort suspecte :
 Et depuis que je vous respecte ,
 L'honnête homme est tout prêt de ne valoir
 plus rien.

M. de la Motte peu content de la
 aine apparence de faveur dont il jouis-
 soit , fit ces vers.

Avec une Nimphe Divine ,
 Je joue un jeu qui me ruine.
 Par fois d'un gain encourageant
 Je goûte la flateuse joie ;
 Mais je la paye en bon argent ,
 Elle paye en fausse monnoie.

Pour obtenir quelque chose de plus ,
 il fit ceux-ci , qu'il ne voulut dire qu'à
 l'oreille de Madame la Duchesse d**.

Le petit Dieu , maître de l'univers ,
 L'enfant à qui je me conseille ,
 Fier du succès des premiers vers ,
 M'en a donné pour l'autre oreille.

Ne souffrez pas qu'elle ait par sa rigueur ,
 Rien à reprocher à sa sœur.



Les plaisirs qu'aux humains la nature dispense,
 Prêts à se livrer à nos goûts,
 Ont en divers endroits choisi leur résidence :
 Au devant d'eux nous courons tous ;
 Chacun croit trouver le plus doux ;
 Mais qui croit le tenir n'en a que l'apparence :
 Le plus charmant s'est logé là ;
 Courage , dit l'enfant , saisi-t-en , le voilà.

Madame la Duchesse d** ayant voulu honorer de sa présence le Mardi de Madame de Lambert, fut dîner chez elle. Ce jour là M. de la Motte y étoit, & toutes les personnes qui ont coutume de s'y trouver : Madame la Duchesse d** fit mettre M. de la Motte à côté d'elle à table. On dit que c'étoit pour lui que la fête se faisoit. Il fit à cette occasion l'Épitalame qui suit.

ÉPITALAME.

LOin de nous sombre ennui, fuis sagesse
 feroce ,
 Accourez doux transports, graces, ris, en-
 jouement ,
 Venez , confondez-vous , c'est aujourd'hui la
 nôce

De l'esprit & du sentiment.

D v



Cet enfant qui du doigt abatroit un colosse,
Sincere dans ma bouche en Ludovise ment.
Voilà bien de ses tours ! c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.



Croire que je feignois , c'est une injure atroce.
Qui croit qu'elle a dit vrai l'offense également.
Ne vous y trompez pas , c'est aujourd'hui la
nôce
De l'esprit & du sentiment.



Aulaire de dépit leve sur moi sa crosse ;
Henault dans sa fureur , me traîne au Par-
lement.
Rivaux soyons amis , c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.



Déjà la Mariée en donne un fruit précoce ;
Je vois naître un souris & malin & charmant,
Ho ! le plaisant hymen ! c'est aujourd'hui la
nôce
De l'esprit & du sentiment.



Qu'on taille en bas relief , qu'on taille en
ronde bosse ,

Qu'on publie en tous lieux ce grand événement,
Muses , Amours chantez , c'est aujourd'hui la
nôce

De l'esprit & du sentiment.

Madame la Duchesse d * * étant re-
tournée chez Madame de Lambert , M.
de la Motte lui dit ces vers.

Oui , si je vous vois davantage
C'en est fait ; de mes jours les liens sont
rompus.

Mourez , me direz - vous , je vaux bien cet
hommage :

D'accord ; mais vos conseils sont pourtant su-
perflus.

Sçavez-vous la raison qui retient mon courage
Qui meurt ne vous adore plus.



Je l'ai revu. Qui ? lui. Faut-il vous le nommer ?

Lui , vous dis-je , lui qui m'obsède ;

Lui qui peut tout , quand vous voulez l'aimer ;

Lui dont les coups sont sans remède.

Je me plaignois à lui qu'un sort injurieux

D vj

Sous un voile cruel me déroba vos charmes.
 Console-toi , dit-il , on peut tarir tes larmes ;
 Tu verras , j'en répons , si tu touche ses yeux.
 Votre gloire le veut , ne mettez point d'obstacle
 A cette clémence des Cieux ;
 Songez , pour achever de ressembler aux Dieux,
 Qu'il ne vous manque qu'un miracle.

Madame la Duchesse d * * étant encore chez Madame de Lambert , M. de la Motte surpris de la trouver distraite , s'en plaignit de la forte.

Je ne vous verrai plus , trop aimable Princesse ;
 Vos yeux de mes transports ne seront plus témoins ;

De mon naufrage il faut du moins
 Sauver un reste de sagesse.

J'espere encore me faire un destin assez doux.
 Votre image sera ma compagne fidelle ,
 Et je sçaurai vivre avec elle
 Mieux , mille fois mieux qu'avec vous.
 Elle n'est pas , comme vous l'êtes ,
 L'esclave d'un rang glorieux ,
 Qui sur certains désirs tient nos bouches
 muettes.

A mes rivaux comme vous faites ,
 Elle n'ira point à mes yeux
 Donner d'audiences secretes.
 Tous mes vœux lui seront offerts

Sans que j'en craigne aucun scandale ;
 Je la verrai toujours égale ;
 Elle ne rira point en écrivant mes vers.

Ce projet vous semble un caprice ?
 Votre image , après tout , n'est pas vous : je le
 crois.

Mais aussi pesez bien , rien de vous n'est pour
 moi ;

Rien d'elle dont je ne jouisse.

A peine ai-je le tems de vous dire deux mots.
 J'apperçois cet enfant , son nom est inutile :
 Je le vois qui surprend les ciseaux d'Atropos ,
 Pour en trancher les jours que Lachesis me file.
 C'est fait ; je vais descendre aux champs Eli-
 fiens ;

Car mon respect pour vous est un titre admi-
 rable.

La place la plus honorable
 Est bien dûe à des feux aussi purs que les miens.

Là je dirai de vos nouvelles ;
 Grace , esprit , enjouement , je peindrai tout si
 bien ,

Que par des traits & des couleurs fidelles ,
 Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus
 rien.

Anacréon va remonter sa lyre ,
 Pour l'accorder à ce que je soupire :
 Les ombres à l'envi vont partager mes feux ,
 Et grace à votre nom , nous voilà tous heureux.

Pour vous , adorable Princesse ,
 En qui je sens toujours tout ce qui me charma ;
 Parlez avec bonté du feu qui m'anima.

Et pourquoi pas avec tendresse ?
 Votre gloire n'a plus de quoi s'en allarmer ;
 Mon pauvre état de mort permet cette licence.

Vous pourriez à présent m'aimer ;
 Les ombres sont sans conséquence.

M. de la Motte fit encore les vers qui
 suivent.

Depuis l'instant de notre hymen ,
 Ce que fait l'un des deux est l'affaire de l'autre ;
 Et quand je veux le soir faire mon examen ,

Au lieu du mien je ne fais que le vôtre.
 Combien sur votre cœur me suis-je récrié !
 Que de péchés couverts d'un voile d'innocence !

Plus l'on vous aime , & plus l'on vous en-
 cense ,

Plus votre état me fait pitié.
 Sur l'Etre souverain vous osez entreprendre ;

Vous n'y gardez aucun milieu ,
 Et vous voulez être le Dieu
 De tout mortel qui peut vous voir & vous en-
 tendre.

L'intention ne damneroit que vous ;
 Mais vos succès nous damnent tous.
 Oui , tous : vous même , par l'envie
 De ranger tout sous votre loi ,

Les autres par l'idolâtrie ,
 Moi sur tout par la jalousie
 De voir tant de rivaux se perdre comme moi.
 Votre bouche & vos yeux ont fait toute l'of-
 fense ;
 Mais en leur faveur même on peut vous par-
 donner :

Qu'ils viennent à résipiscence ,
 Sans Bourfaut , sans sa révérence ,
 Je vais à la fois vous donner
 Votre absolution & votre pénitence.

Madame la Duchesse d * * ayant fait
 une petite absence, à son retour M. de
 la Motte lui dit ces vers & les suivans.

Votre charmante image à mon ame est unie ;
 Je goûte à l'admirer une joie infinie ;
 Le sommeil la respecte , & s'enfuit loin de moi.
 Mais je ne voudrois pas changer mon insomnie
 Contre un songe où sans vous je me trouverois
 Roi.



Vous aurez le plaisir du jeu ,
 Sans qu'on veuille jamais le croire.
 Non , je n'écris qu'à vous , qu'à vous absolu-
 ment.
 Entre nous , je crains fort pour les vers que
 j'enfante.

On dit que certain sentiment
Ote l'esprit s'il ne l'augmente.
Vous voyez mes raisons ; si mes vers sont mau-
vais

Vous sçaurez à qui vous en prendre ;
Et s'il s'y trouve quelques traits ,
Je crois que sans vous y méprendre ,
Vous verrez bien aussi qui me les aura faits.



Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
pense :

Devinez-la vous , ou l'amour.
Je ne veux plus vous voir , & pleure votre ab-
sence.

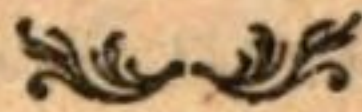
Le plus grand de mes maux sera votre retour ;
Et cependant j'en meurs d'impatience.

De vos yeux je suis la puissance ;
Et si je ne les vois je hais le peu de jour
Que le Ciel encor me dispense.

Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
pense :

Devinez-la vous , ou l'amour.
En évitant votre présence ,
De tout ce qui vous voit je suis toujours jaloux.
Ce que vous m'inspirez a la double apparence
Du mal le plus cruel & du bien le plus doux.
Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
pense :

Vous ou l'amour devinez-la.
 Mon cœur se croyoit sûr de son indifférence,
 Du jour où par ma voix le Mardi vous parla ;
 Que j'y trouve de différence !
 Par votre badine éloquence
 Bien-tôt mon repos se troubla ;
 Et puis de mal en pis, malgré ma résistance,
 Dieu sçait comme enfin me voilà.
 Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
 pense :
 Vous ou l'amour devinez-la.



Dans ce commerce si charmant,
 Inconnu jusques à notre âge,
 Il vous échet l'esprit, à moi le sentiment :
 Nous avons tous deux constamment
 Soutenu notre personnage ;
 Vous toujours dans le badinage,
 Et moi sentant très-vivement.
 Mais votre rôle est-il le plus beau de l'histoire ?
 Non, c'est le mien, je vous en avertis ;
 Vos traits les plus heureux, qui n'étoient point
 sentis,
 N'amusent que votre mémoire :
 Mais mon rôle est du cœur, essayez-en un peu ;
 Ne craignez rien pour votre gloire,
 Vous aurez le plaisir du jeu,
 Sans qu'on veuille jamais le croire.

Madame la Duchesse d** ayant montré à M. de Mayran un ouvrage qu'elle avoit fait autrefois sur le Quarré magique , M. de la Motte & lui s'étant trouvés en même-tems chez elle , cette matiere y fut traitée , & Madame la Duchesse d** voulant encore ajouter à ses découvertes , y travailla assez long-tems , ce qui donna occasion à M. de la Motte de faire les vers suivans.

Ah ! que j'ai regretté la nuit
Que vous allâtes perdre à ce maudit problème !
Pourquoi vous consumer vous-même ,
Sur un vrai jeu d'enfant qui ne rend aucun
fruit ?

Dormez : ayez bon teint ; que le problème at-
tende ;

Défaites-vous de ce Quarré fatal :
Que peut vous importer à vous que chaque
bande

Vous rende un nombre égal , ou non égal ?
Songez plutôt , songez au vrai Quarré ma-
gique ,

Au Quarré magique important ,
Et le seul dont l'esprit doit trouver la pratique,
S'il veut que le cœur soit content.

Arrangez si bien votre vie ,
En un ordre si bon mettez tous vos désirs ,
Que par votre méthode une fois bien suivie ;

Vous avez tous les jours , au gré de votre envie,
 La même somme de plaisirs.
 Pour vos intérêts , pour les nôtres ,
 Faites-vous un bonheur formé de tous les biens:
 Je n'ai point à veiller aux miens ,
 Je les trouverai dans les vôtres.

Madame la Duchesse d * * ayant dit
 un jour en présence de M. de la Motte ,
 qu'elle auroit plus de peine à résister aux
 tentations d'autrui qu'aux siennes pro-
 pres , il fit à ce propos les vers que
 voici.

De vos propres tentations
 Vous n'avez point à vous défendre ,
 Mais à celles d'autrui, si nous vous en croyons,
 Vous courez risque de vous rendre.
 Sur vous, cela posé, connoissez tous mes droits.
 Un regard , un seul mot , le son de votre voix,
 Tout m'est tentation, dès que je vous approche:
 Vous me tentez plus sans reproche ,
 Que ne feroient mille amours à la fois.
 Des discours que je tiens je ne suis plus le
 maître ;
 Je m'interromps par mes soupirs ;
 Vos yeux mêmes , vos yeux jamais ne firent
 naître
 De plus impatiens désirs.
 Que me faut-il encore ? Il faudroit être aimable

Me direz-vous : rien n'est plus raisonnable,
 Et je vous entens aujourd'hui.
 O la rare bonté ! la complaisance extrême !
 Vous cédez aux désirs d'autrui ,
 Pourvu qu'ils vous tentent vous-même.

M. de la Motte , au sujet de l'amitié
 que Madame la Duchesse d* * avoit
 bien voulu lui promettre , fit ces vers.

Comment gouvernez-vous cette jeune amitié ,
 Ce tendre enfant en vos mains confié ,
 De qui sur-tout le bon état m'importe ?
 L'élevez-vous avec un peu de soin ?
 Se fait-elle un peu grande , & devient-elle forte ?
 Iroit-elle déjà bien-loin ?
 Cet autre enfant né de vos charmes ,
 Qui près de moi doit couler son destin ,
 Se fait toujours plus grand , plus fort & plus
 malin ;
 Il a toujours la main à ses petites armes ;
 De traits nouveaux à chaque instant
 Il me perce le cœur , riant toujours d'autant.
 J'espérois cependant la fin de ce supplice ,
 Et je croyois qu'il cesseroit
 Quand son carquois s'épuiseroit :
 Mais je n'ai plus d'espoir, j'ai connu sa malice.
 Sçavez-vous ce qu'il fait dès que je vous revois ?
 Le petit scélerat refournit son carquois :
 J'en aurai pour long-tems , sa mere est son
 complice.

Madame la Duchesse d* * ayant été
à S* * pour y passer les fêtes de Noel,
M. de la Motte, à son retour, fit les vers
suivans.

Huit jours sans vous voir, & je vis!
Le paradoxe est bien étrange,
J'en conviens: mais, à mon avis,
Voici comment le prodige s'arrange.
Vivre loin d'un seul bien, dont mon cœur soit
jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce sentiment me livre;
Mais c'est toujours penser à vous,
Et penser à vous me fait vivre.



D'un certain sentiment j'ai toujours l'ame
émue;
Ce sentiment n'a point encore de nom.
Comment en auroit-il? la chose est inconnue;
Et si j'en inventois, m'entendriez-vous? Non.
Tous les mots qu'ont saisis les passions vul-
gaires,
Sont bien loin de ce que je conçois.
Si j'allois me servir des signes ordinaires,
On croiroit que quelque autre a senti comme
moi.
Il n'en est rien pourtant, & je crois que vous
même

Vous soupçonnez que j'ai raison.

Mes yeux , ma voix , mon trouble ex-
trême ,

Ne vous ont-ils point dit l'équivalent du nom ?

Que je suis différent des autres !

Ils ont chacun à part leurs maux & leurs
plaisirs ;

Je n'en ai point à moi , non plus que de désirs ,
Et je suspens les miens quand je doute des
vôtres.

Charmé d'un sentiment si nouveau parmi nous,
Et fier de sentir seul une ardeur si parfaite ,
Je ne regarde plus que comme une amourette ,
Ce que les mieux charmés sentent même pour
vous.

Pourquoi pour exprimer un penchant assez
tendre

Inventa-t-on l'amour ? Falloit-il se presser ?

Ce mot charmant devoit m'attendre ,

Où l'on devoit me le laisser.

Mais , après tout , il faut bien s'en passer :

Mon sentiment, sans nom, n'en doit que mieux
s'entendre.

M. de la Motte étant venu chez Ma-
dame la Duchesse d * * le premier jour
de l'an , lui dit les vers que voici.

ÉTRENNES.

Voici le jour que le vulgaire
 A désigné pour les présens ;
 Mais les amis & les amans
 Ne reconnoissent point ce fade anniversaire ;
 Et ce que le commun ne fait que tous les ans ,
 Tous les jours ils voudroient le faire.
 Je n'offre pourtant rien, daignez me pardonner ;
 Songez que malgré mon envie ,
 Dans le commerce qui nous lie ,
 Vous seule avez de quoi donner.
 Là-dessus un moment laissez-moi raisonner :
 On a , dès que l'on plaît , une richesse immense
 Pour le cœur que l'on a charmé ;
 Mais celui qui soupire , & qui n'est point aimé,
 Est dans la dernière indigence.
 Par les moindres bontés , l'une fait tout le bien
 Du tendre cœur qui les désire ,
 Et l'autre au cœur cruel qui rit de son martyre,
 En se donnant entier ne donne encore rien.
 Faites-moi donc sentir votre magnificence ,
 Puisque vous seule avez de quoi ,
 Et que le monde entier n'a point d'autre puis-
 sance
 Qui ne soit trop pauvre pour moi.
 Mais je ne veux que de cette richesse
 Faite seulement pour le cœur ,

Qui ne s'altère point, & qui garde sans cesse
 Un souvenir plein de tendresse,
 Qui ne craint point de ravisseur.
 Moi je ne donne rien, & je vous le déclare;
 J'en ai grand dépit entre nous;
 Mais si j'étois riche, pour vous
 Je serois bien-loin d'être avare.

Cette Princesse lui ayant destiné une
 canne à pomme d'or pour ses étrennes,
 la lui fit mettre en main à la place de la
 sienne. Il s'en apperçut, & eut beau-
 coup de peine à se résoudre de l'em-
 porter. Il fit sur ce sujet les vers sui-
 vants, qu'il dit quelques jours après à
 Madame la Duchesse d * *.

Canne d'or ! le présent m'étonne !
 Quoi ! c'est l'Altesse qui me donne !
 L'Altesse à qui je ne demandois rien !
 Croyez-vous donc que je vous le pardonne,
 A vous que dans l'instant j'avertissois si bien
 Des trésors que j'ambitionne ?
 Une boîte de jonc, & certain ton de voix,
 Ce devroit être là toute votre dépense :
 Et votre canne d'or n'est avec tout son poids,
 Qu'une ingrate magnificence.
 Canne d'or ! belle idée à mettre dans son cœur !
 Hélas ! de quoi m'entretient-elle ?
 De votre rang, & de votre grandeur,
 Mais

Mais de votre amitié, pas la moindre nouvelle.
Je n'aimerois pourtant qu'un don qui m'ap-
prendroit

Qu'elle devient pour moi plus ferme & plus
sincere.

Pour le rang je n'y songe gueres :

Ce n'est pas, entre nous, votre plus bel endroit.

Il falloit m'excepter du superbe caprice ,

Qui veut que vos présens aient un air de trésor.

Depuis que jusqu'à vous mon cœur a pris
l'effor ,

Qu'ai-je fait qui ne dût , en exacte justice ,

Me sauver cette canne d'or ?

Donnez-moi donc une marque plus vraie

De l'amitié qu'ont obtenue mes soins.

Où la trouverez-vous ? Soyez sûre du moins

Que ce n'est pas chez la Frenaie.

Madame la Duchesse d * * pour ap-
païser M. de la Motte , lui envoya ces
vers avec une boîte d'yvoire.

L'enfant que dans mon sein je prens soin de
nourrir ,

Qu'on voit toujours & sage & raisonnable,

Me conseilla de vous offrir

Une étrenne assez simple , & pour vous secou-
rable :

Cependant l'autre enfant qui demeure chez
vous ,

Dont une bagatelle allume le couroux ,
 Prend ce présent, dit-on, pour une dure offense.
 Avec lui je sçaurai comme il faut en user.
 Trop heureux aujourd'hui s'il se peut appaiser
 Avec un don de peu de conséquence.

Sur quoi M. de la Motte fit ceux-ci.

La canne d'or a pris de la boete d'yvoire
 Tout l'agrément que je lui souhaitois.
 J'aime en elle le tort qui m'a valu la gloire
 De vous faire approuver ce que j'en ressentois.
 L'enfant qui vous donna ce conseil si peu sage
 Est bien jeune encor, c'est dommage.
 Qui n'a que peu vécu n'en peut pas sçavoir
 tant ;

Et je dois être trop content
 Qu'il sente ses torts à son âge.

Si mon petit lutin se dérangeoit autant .

Dieu veuille qu'il s'en tire avec même avan-
 tage.

Au nom des Dieux , tournons ces deux enfans
 au bien ;

Qu'ils conservent toujours des égards l'un pour
 l'autre.

Malgré la sagesse du vôtre ,

Qu'il ménage toujours les caprices du mien ;

Et pour moi je ferai si bien ,

Que des vivacités du nôtre

Le vôtre ne souffrira rien.

Pour mon lutin pourtant , même en cas d'im-
prudence ,

J'attens de vous un cœur compatissant :

Songez qu'il vous doit la naissance.

Le courroux d'une mere est encor caressant.

Madame de Lambert ayant fait des reprimandes fort vives à M. de la Motte , de ce qu'il s'approchoit trop près de Madame la Duchesse d'*, sous prétexte de lui dire ses vers à l'oreille , & lui ayant dit qu'il devoit au moins laisser la coiffe de cette Princesse entre elle & lui , il fit sur cela les vers que voici.

A la coiffe on veut me réduire !

Quoi donc mes sentimens seroient arrêtés là !

A l'oreille , en personne , ils n'oseroient rien
dire !

L'injuste projet que voilà !

De votre coiffe à vous comprend-t-on la dis-
tance ?

La Chine n'en est pas plus loin :

Si ma bouche n'en est témoin

Je doute de votre présence.

Il faut vous respecter : qui le sçait mieux que
moi ?

Et qui mieux que moi sçait le faire ?

Mais au gré d'un Dieu que j'en crois ,

E ij

Vous aimer est encore un point plus nécessaire,
De la bonté suprême imitez la douceur ;

Elle veut un respect fidelle ,

Mais elle exige aussi qu'un cœur

Brûle, en la respectant, de s'unir avec elle.

Le mien de votre gloire uniquement jaloux ,

Avec des droits communs ne confond point les
vôtres ;

Le respect que l'on veut je le devrois à d'autres ;

Celui que j'ai n'est dû qu'à vous.

Madame la Duchesse d** étant attendue chez Madame de Lambert un mardi , Mademoiselle de Launay fut chargée d'annoncer à l'assemblée qu'elle ne viendrait pas. M. de la Motte , qui s'étoit flatté de la voir , fut sensiblement affligé de cette nouvelle , & demanda si du moins il ne pourroit pas aller lui faire sa cour le soir : on lui dit qu'elle avoit disposé de ce tems en faveur de quelque autre : sur quoi il fit ces vers.

Elle ne viendra point à la fête nouvelle !

Mon cœur se trouble & s'affoiblit.

Elle est malade , hélas ! mon Dieu , qu'a-t-elle ?

Tant de mal qu'elle en est au lit.

Est-ce tout ? Et ma peine est-elle assez cruelle ?

Du moins la verrai-je ce soir ?

Non , tels & tels doivent la voir ;

Mais entre ceux que la faveur appelle
 Vous n'êtes point nommé. Quel fut mon de-
 sespoir !

Je crus entendre alors ma sentence mortelle ;
 Et depuis ce moment le chagrin le plus noir
 En est l'exécuteur fidelle.

Maudit Mardi je ne te dois plus rien ;
 En vain tu fis quinze ans la douceur de ma vie ;
 Tu m'as fait plus de mal , par cette perfidie ,
 Que tu ne m'avois fait de bien.

Madame la Duchesse d* * ayant été
 passer la semaine sainte à S* * , & M.
 de la Motte ayant été malade pendant
 ce tems-là , fit les vers suivans qu'il lui
 dit à son retour.

Qu'on ne me plaigne pas de ces douleurs mor-
 telles

Dont je me sens persécuté ,
 La goutte m'a lié de ses chaînes cruelles ;
 Mais ce que j'aime est en santé.
 Le chagrin contre moi déploye
 Ce qu'il a de plus rigoureux ;
 Mais ce que j'aime est dans la joye ;
 Dieu soit loué , je suis heureux.
 L'objet de mon ardeur extrême
 N'exaucera point mes desirs ;
 Mais ce que j'aime a ce qu'elle aime ;
 Et je jouis de ses plaisirs.

Fable qu'un tel amour, il est trop chimérique,

Et vous nous imposez ici,

Un tel amour seroit unique :

Ce que j'aime est unique aussi.

Pendant votre longue retraite

Avez-vous fait bien des réflexions ?

Avez-vous bien maudit l'amertume secrète

Qui suit de près l'attrait des passions ?

Qu'a dit sur vos aveux ce témoin nécessaire,

A qui dans votre cœur vous ouvrez tout accès ?

A-t-il bien querellé votre dessein de plaire,

Et bien gémi de vos succès ?

Sans doute il l'aura fait, c'étoit là son office :

J'entens d'ici son zèle s'allumer.

Mais dites-moi, contre ce vice,

De quelle force il a pu vous armer ?

Craignez, aura-t-il dit, craignez qu'on ne
vous aime ;

A vous gagner les cœurs n'exercez point vos
yeux.

Qu'en arriveroit-il ? Vous plairiez tout de
même,

Et, s'il se pouvoit, encor mieux.

Quoi ! mettra-t-il un sceau sur votre bouche ?

Peut-elle s'ouvrir sans charmer ?

Pourra-t-il empêcher qu'un sourire ne touche ?

Qu'un rien, car c'est assez, ne force à vous
aimer ?

Qu'il vous fasse donc Camaldule,

Que pour jeûner & pour prier
 Il vous relégue au fond d'une cellule ;
 Il aura tout gagné s'il vous fait oublier.
 Ce moyen paroît fort solide ;
 Mais pour certaines gens il en faut un meilleur ;
 Et pour moi je me sens un cœur
 A vous aimer d'ici jusqu'à la Thébaïde.

M. de la Motte fâché qu'on repro-
 chât à Madame la Duchesse d' * * qu'elle
 le traitoit trop favorablement, fit sur
 ce sujet ces vers - ci.

On porte un œil jaloux sur vos moindres
 bontés ;

On gêne une amitié qui faisoit mes délices.

Que du moins de ces cruautés

Vos rigueurs ne soient pas complices.

Oui , si cette amitié pouvoit jamais changer ,

Si je voyois les froides politesses

Succéder au souris qui payoit mes tendresses ,

Prenez-y garde au moins, je sçaurois m'en
 venger.

Quoi ! dites-vous , quelle vengeance !

Que peut contre moi ton couroux ?

Ce que je puis ? Connoissez ma puissance :

Bannir loin cet enfant qui vous doit sa nais-
 sance ;

Perdre ces sentimens si tendres & si doux

Qu'ils se passoient de l'espérance,

Faits exprès pour mon cœur , & seuls dignes
de vous ;

Les réduire , au gré des jaloux ,
A ce triste respect qui vaut l'indifférence.
Si je ne le pouvois , ce que je sens trop bien ,
Du moins il n'en paroîtroit rien ,
Je les tiendrois captifs sous un profond silence.
Mille autres , il est vrai , soupireront pour
vous :

De beaux yeux ont leur droit , on aimera les
vôtres ;

Mais ils ne vous aimeront tous
Que comme on en aime mille autres.
Est-ce donc là ce qu'il vous faut ?
Vous connoissez ma flamme , en est-il auprès
d'elle

Dont vous ne sentiez le défaut ?
Jamais l'empire d'une belle
Ne seroit tombé de si haut.

Madame la Duchesse d** ayant donné
à M. de la Motte un ruban qu'il lui
avoit demandé pour mettre à sa canne ,
il fit sur cela ces vers-ci.

Si je vous racontois les baisers que je donne
A ce simple ruban qui m'est si précieux ,
Vous traiteriez d'abord , qu'amour vous le par-
donne ,

Vous traiteriez mon cœur de superstitieux :

Mais dans vos jugemens mettez plus de justice ,

La superstition n'est que délicatesse.

Voulez-vous sçavoir mieux mes raisons ? Les voilà :

En baissant ce ruban si cher à ma tendresse ,

Je crois baiser la main enchanteresse

Au tour de laquelle il roula.

Mais cette main qui tient à toute la personne ,

Me rappelle tous vos attraits ;

Je vois ceux qu'aux regards la décence abandonne ,

Et devine les plus secrets.

Quoiqu'absent , un Dieu sçait quel encens je leur donne :

Ils ne feroient pas mieux adorés de plus près.

Sur-tout je vois les yeux dont la douceur touche

D'un léger don fait un trésor :

J'entens cette voix caressante ,

Par qui tous vos bienfaits s'embellissent encor ,

De tous ces agrémens à la beauté de l'ame

Je me sens bien-tôt élever ;

Et jugez combien je m'enflame

Par le plaisir de l'observer.

J'aime cette bonté , des grands trop ignorée ,

Mere du gracieux accueil ,

Et par qui votre ame éclairée ,

Avec la dignité ne confond point l'orgueil

Si pourtant de l'orgueil la dédaigneuse audace
 Pouvoit jamais mériter quelque grace ,
 Où la faudroit-il pardonner ?

En vous, en qui les Dieux ont gravé leur image;
 En vous , de qui le rang est le moindre avan-
 tage

Qu'il leur ait plu de vous donner.
 De mes fréquens baisers connoissez donc les
 causes ;

Tout ce que vous touchez me devient un aiman:
 Auriez-vous cru que tant de choses
 Tenoient à ce simple ruban ?

Les louanges que Madame la Du-
 chesse d * * avoit données aux vers de
 M. de la Motte, fournirent l'occasion
 de ceux-ci.

Quand je me plais à vous décrire
 Tout ce que je ressens pour vous ;
 Quand je vous dis ces vers dont Apollon jaloux
 Gronde l'enfant malin qui lui vola sa lyre ,
 Vous les louez tant & si bien ,
 Que le plus souvent j'en ai honte.
 L'esprit le plus superbe y trouveroit son
 compte ;

Mais un cœur tendre est loin du sien.
 Otez de mes discours la mesure & la rime ,
 Et malgré ces vains ornemens ,
 Appelez-les de leur nom légitime ;

Ce ne sont point des vers , ce sont des sentimens.

Réservez donc votre éloquence
 Pour qui ne vous dit que des vers ;
 Mais lorsque c'est le cœur qui pense ,
 Pour prix des sentimens à vos charmes offerts ,
 Sentez vous-même un peu ; voilà leur récompense.

Oui , quand le cœur se fait auteur
 Il est très-mal loué s'il ne l'est pas du cœur.

Madame la Duchesse d * * ayant invité M. de la Motte à un dîner qu'elle fit dans une espece de particulier composé de quelques personnes qu'elle avoit choisies & rassemblées un mardi , jour consacré depuis long-tems par M. de la Motte à Madame de Lambert , il fit à table les vers suivans.

Fragile probité , pauvre constance humaine ,
 Que faut-il pour te ruiner ?

En vain par des sermens on cherche à t'enchaîner ;

Le moindre intérêt rompt ta chaîne.
 A trahir le Mardi quelle raison m'entraîne ?

Et par où me le pardonner ?
 Si j'en avois le prix qu'on devroit m'en donner,
 Je ne m'en dirois mot ; mais étoit-ce la peine
 D'être infidèle pour dîner ?

Madame la Duchesse d** ayant remis d'un jour à un autre la permission qu'elle avoit donnée à M. de la Motte de lui venir faire sa cour, il lui en fit ses plaintes de la sorte.

Vous vouliez me voir le jeudi ;
 Cette attente m'étoit bien chere :
 Je suis remis au samedi ;
 A peine à présent je l'espère,
 Il surviendra peut-être encor quelque embarras,
 Il en survient beaucoup quand l'envie est légère :
 Vous le sçavez trop bien , ce que l'on ne peut
 pas ,
 C'est souvent qu'on ne le veut guere.

Ensuite il lui dit ces vers.

N'avez-vous jamais vu des caresses d'amant ,
 Ou dès vos plus jeunes années ,
 Votre cœur , par amusement ,
 Ne les a-t-il point devinées ?
 Tâchez de vous représenter
 Un amant dans les bras de l'objet qui le touche :
 Par les divers attraits il se laisse tenter ,
 Va de la main aux yeux , & des yeux à la
 bouche.
 Jusqu'aux charmes secrets son feu va l'emporter
 Tout l'attire sans l'arrêter ;

Il retourne aux beautés qu'il quitte ;
 En les quittant encor voudroit y demeurer ,
 L'excès de son bonheur l'agite.

Parmi tant de trésors on l'entend soupirer ,
 Il sent qu'à tout moment son yvresse redouble ,
 Et de chaque beauté ne jouit qu'avec trouble ,
 A force de tout desirer.

Au gré des amoureuses flames ,
 Voilà comment se caressent les corps :
 Avec un trouble égal & de pareils transports ,
 Voyez aussi comment se caressent les ames ;
 Par mille sentimens , par mille tendres soins ,
 Elles s'embrassent l'une l'autre.

Laissez-moi vous dire du moins
 Comment la mienne en use avec la vôtre ;
 Je lui rends quelquefois l'hommage du respect
 Que mérite si bien la grandeur , la noblesse ;
 Et soudain l'admirant sous un plus doux aspect ,
 J'adore sa franchise & sa délicatesse.

Je regarde tantôt avec ravissement
 Ce que le Ciel lui donna de lumière ;
 Tantôt ce qu'elle y joint de grace & d'enjou-
 ment ;

Et dans tous ces plaisirs j'éprouve le tourment
 De ne pouvoir jamais l'embrasser toute entière.

Ainsi se passent tous mes jours ,
 A chaque instant nouvel hommage ,
 Mais de quelque côté que je vous envisage ,
 Je brûle & j'adore toujours.

Quelques jours après M. de la Motte,
pour justifier ses prétentions, fit les vers
suivans.

Ainsi qu'au premier âge il est encor des lieux
Où les hommes, amis de la simple nature,
De leur corps tel qu'il est font toute leur parure,
Et ne rougissent point de l'ouvrage des Dieux.
On n'y voit point filer & la soye & la laine,
Encor moins ces métaux qu'au prix de tant de
peines

Nous forçons d'obéir à nos cupidités.
Là ces vains ornemens, au hazard inventés,
N'effacent point la forme humaine
Sous de riches difformités.

Chez ces peuples naïfs j'imagine une Reine,
Qui loin de tout faste emprunté,
N'a que ses sentimens pour grandeur souve-
raine,

Et ses graces pour majesté.

C'est par là que vous sçaurez plaire :

Ainsi je vous soumets cette plage étrangère,
Où n'a point pénétré notre fausse pudeur.
Et que fais-je en cela que le Ciel n'eût dû faire?
Ne vous devoit-il pas la suprême grandeur ?
Le peuple au pied du trône apportant ses of-
frandes,

De vos bontés sans cesse eût ressenti les traits ;
Vous auriez essuyé l'ardeur de leurs demandes,
Et leur reconnoissance après.

Qu'auroit fait le respect ? Qu'auroit fait la
prière ?

N'auroient-ils pas cent fois embrassé vos ge-
noux ?

Et la reconnoissance en des transports plus
doux ,

Auroit peut-être encore étendu sa carrière.

Or voyez dans mes vœux si je suis circonspect :

Mon ardeur ne voudroit que le même avan-
tage ,

Qu'en un meilleur climat , & dans un meilleur
âge ,

Auroit eu le simple respect.

M. de la Motte ayant plusieurs fois de-
mandé à Madame la Duchesse d** quel-
que audience particuliere qu'elle lui re-
fusoit toujours , fit ces vers à ce sujet.

Eh quoi ! ne vous parler jamais en liberté ,

Jamais le moindre tête à tête !

L'avez-vous si bien arrêté ,

Que votre propre enfant , en signant ma re-
quête ,

Ne puisse se promettre un peu plus de bonté ?

Cette jeune amitié , qui depuis qu'elle est née

Reçoit de vous son éducation ,

N'est-elle pas bien étonnée

De votre résolution ?

Vos soins pour l'élever sont-ils assez fidelles ?

Comment est-elle en votre cœur ?
 Il semble que vous ayez peur
 Que j'en demande des nouvelles.
 Accordez-moi quelques momens , du moins ,
 Où nous puissions en paix raisonner des besoins
 De votre fils & de ma fille.
 Faut-il appeller des témoins
 Pour des affaires de famille ?

Madame la Duchesse d * * étant attendue un mardi l'après dîner chez Madame de Lambert, M. de la Motte, qui n'avoit pas voulu se mettre à table, fit pendant le dîner ces vers pour elle.

Ils dinent là-dedans , & moi je songe à faire
 Quelques vers dignes de vous plaire.
 Ils sont fort bien traités ; & moi je me nourris
 Du plaisir d'espérer que j'aurai pour salaire
 Quelques mots ou quelques souris.
 Qui de nous pensez-vous qui fait meilleure
 chere ?

Sans doute entre eux l'esprit & la raison
 D'un aimable entretien se disputent la gloire.
 Je crois tous leurs discours fort dignes de mémoire ;

Mais moi je pense à vous ; quelle comparaison !
 Ces bonnes gens , trompés par l'apparence,
 Plaignent ma solitude , & se trouvent heureux ;

Mais moi qui vous attend, & qui vous voit
d'avance,

En vérité j'ai pitié d'eux.

Difons vrai, le bonheur des hommes

Est trop difficile à sonder ;

Le cœur nous rend ce que nous sommes,

Qui n'y lit pas ne peut rien décider.

Madame la Duchesse d * * ayant
montré à M. de la Motte plusieurs
pièces de poésie faites pour elle par
différens Auteurs, il fit ces vers.

Dès tributs flateurs du Permesse

Les archives de S * * gardent un long recueil ;

Mais pardonnez à mon orgueil,

Je ne crois que les miens dignes de ma Princesse.

Je sçais pourtant que par l'art & l'esprit

Le moindre me surpasse, ou du moins me res-
semble :

Mille sans doute ont mieux écrit ;

Mais j'en ai plus senti que tous ces mille en-
semble.

Pour montrer par quel art vous pouvez tout
charmer,

Ils font marcher Minerve & Phœbus sur vos
traces,

De la Mere d'Amour ils vous donnent les
graces,

De tous les traits du Fils ils sçavent vous
armer ;

Mais que sert leur brillante audace ?
 Par un soupir je les efface ;
 Je les laisse louer , & je ne fais qu'aimer.
 Ne croyez pas sans moi que l'avenir avoue
 De vos dons enchanteurs le surprenant récit ;
 De les persuader j'aurai seul le crédit.
 Quand c'est le sentiment qui loue
 Il fait croire tout ce qu'il dit.

M. de Fontenelle ayant lu à Madame
 la Duchesse d * * un ouvrage qu'il avoit
 fait sur la poétique , M. de la Motte qui
 étoit présent à cette lecture , fit les vers
 suivans.

Si jamais je fais des traités
 Ce ne sera pas vous à qui j'irai les lire.
 Eh ! le moyen qu'un pauvre auteur aspire
 A vous offrir des nouveautés ,
 D'avance vous sçavez tout ce qu'il va vous dire.
 J'en suis témoin moi-même : un auteur ex-
 cellent
 Vous lisoit une poétique ,
 Fruit du génie & du talent ,
 Joint à l'esprit philosophique ;
 A peine cherchoit-il raison de quelque goût ;
 A peine exposoit-il quelque doute à résoudre ,
 Que soudain comme un coup de foudre,
 Un mot vous échappoit qui répondoit à tout.
 Et si le raisonneur , qui n'osoit trop le croire ,

S'expliquoit aussi bien pour nous,
 Il ne lui restoit d'autre gloire
 Que de paroître avoir écrit pour vous.
 Loin donc la frivole espérance
 Qu'en fins raisonnemens on vous apprenne
 rien ;

Le travail de l'esprit, quand il réussit bien,
 Ne va qu'à découvrir ce que le vôtre pense ;
 Un sublime traité n'est que votre entretien.
 Mais moi, depuis le jour que certain Dieu
 m'inspire,
 Que j'ai de nouveautés dont je puis vous ins-
 truire !

Et malgré tous les cœurs que vous avez blessés
 Combien de sentimens que vous ne connoissés,
 Ni par vous ni par ouï dire !

Madame la Duchesse d** ayant char-
 gé Mademoiselle de Launay qui alloit
 au Mardi chez Madame de Lambert,
 de faire des amitiés à M. de la Motte
 de sa part, M. de la Motte lui envoya
 les vers suivans.

De votre part mille amitiés pour moi,
 J'en ai reçu mardi l'assurance flatteuse :

Convenez-en de bonne foi,
 Vous vous trouvez bien généreuse.
 C'est à tort que vous le pensez,
 De ces amitiés qu'on me donne

Je sens le prix mieux que personne ;
 Mais je sens bien aussi que ce n'est pas assez
 Qui peseroit dans mon cœur & le vôtre
 Mes transports & votre amitié ,
 Seroit fort mal édifié
 Du peu que donne l'un pour ce qu'a donné
 l'autre.

Si vous n'aimez point à devoir ,
 Si l'orgueil d'un grand cœur s'honore
 De donner toujours plus qu'il ne peut recevoir,
 N'avez-vous pas honte de voir
 Combien vous me devez encore ?

M. de St Aulaire fort attaché depuis
 long-tems à Madame la Duchesse d** ,
 étant dangereusement malade , cette
 Princesse le fut voir , & parut fort triste
 à M. de la Motte qui se trouva chez elle
 à son retour , sur quoi il fit ces vers.

La brillante vivacité
 De D** aujourd'hui ne suivoit point les traces ,
 Son entretien s'est contenté des graces ,
 Et les ris n'en ont point été.
 Proserpine la charme , elle devoit l'entendre ;
 On a dédaigné ce plaisir.
 Le jeu même , le jeu n'a pu se faire rendre
 L'ordinaire tribut que lui doit son loisir :
 Pourquoi ces changemens ? Pourquoi cette tristesse ?

St Aulaire en péril allarme la Princesse.

Mais c'est encor trop peu de l'inquiet ennui.

Dans le chagrin qui la possède
Elle a cherché le douloureux remède
De s'en affliger avec lui.

Que dans un rang si haut un cœur soit si sen-
sible,

Beaucoup de gens n'en croient rien,
La chose pourtant est possible,
L**** le prouve bien.

Merveille encor plus étonnante,
Et qui fait à la fois & mon bien & mon mal,
C'est que ma tendresse s'augmente
De ce qu'on fait pour mon rival.

Madame la Duchesse d** ayant traité avec M. de la Motte des différens caractères de l'amour & de l'amitié, il fit sur ce sujet ces vers ci & ceux qui les suivent.

Sur les deux souverains du cœur,
L'amour & l'amitié sa sœur,
Nous sçavons quel dogme est le vôtre;
Mais je doute, entre nous, que sur l'un & sur
l'autre

Vous soyez un fort bon docteur:
Vous prétendez que l'amitié néglige
Le vain détail des petits soins;
Que l'ami ne donne & n'exige

D'égards que pour les vrais besoins.
 Selon vous , la foiblesse & l'aveugle caprice
 Suivent toujours l'enfant vainqueur :
 Au contraire la paix , la raison , la justice
 Sont les tutrices de sa sœur.
 Il faut , c'est-là votre doctrine ,
 Que l'amour agisse en enfant ,
 Mais que l'amitié noble agisse en héroïne
 Qui n'a de goût que pour le grand.
 Petites choses si friandes
 Pour l'enfant qui me fait la loi ,
 Gardez-vous donc d'entrer dans mes demandes ;
 On n'en fera jamais de petites pour moi :
 Bon Dieu ! quelle pitié ! je suis réduit aux
 grandes.



Pour un moment , qu'il vous souvienn
 Du dernier entretien qui me fut accordé ,
 Rappeliez-vous le procédé
 De votre main & de la mienne :
 Ma main qui recherchoit la vôtre avidement ,
 En la trouvant tressailloit d'aise ;
 Je vous la ferrois tendrement ;
 Puis comme le zéphir sur une fleur qu'il baise ,
 Je l'effleurois légèrement.
 De mes doigts inquiets je parcourois les vôtres ;
 A peine sur les uns croyois-je me fixer ,
 Que dans le moment même, attiré par les autres,

Je ne sçavois que choisir ni laisser ;
 Tandis que votre main tranquile ,
 Sans se donner de mouvement ,
 A tous les miens ne paroïssoit docile
 Que faute d'aucun sentiment.
 Dans la mienne transports , caprice , inquié-
 tude ,
 Toute l'activité du cœur ;
 Dans la vôtre froide habitude
 De complaisance & de douceur.
 Dans la main sage & la main folle ,
 Que vous ai-je signifié ?
 Reconnoissez-y le symbole
 De l'amour & de l'amitié.

Madame la Duchesse d * * avoit écrit
 de sa main tous les vers que M. de la
 Motte avoit faits pour elle : il l'exhorte
 par ceux-ci à les relire souvent.

Jetez souvent les yeux sur ce naïf ouvrage ,
 Moins de moi que du Dieu qui regne dans
 mon sein ;
 Relisez ces écrits , si fiers de l'avantage
 D'avoir été tracés de votre main.
 Par eux je vous ai fait un temple ,
 Où pour toute matiere, & pour tous ornemens,
 Le cœur toujours surpris contemple
 Votre image & mes sentimens.
 L'objet de l'hommage suprême

Y brille seul de toutes parts :
 Sous différens aspects la Déesse elle-même
 Se saisit de tous leurs regards.
 Ici la raison suit vos traces ;
 Là les ris & les jeux ; ici l'enfant vainqueur.
 Nouvel aspect , nouvelles graces :
 Vous étonnez l'esprit , ou vous charmez le
 cœur ;
 Ainsi vous êtes seule & l'autel & le temple :
 Mes sentimens en sont les prêtres assidus ,
 Dont le zèle donne l'exemple
 Des hommages qui vous sont dûs.
 D'un souris tendre & d'un regard propice
 Payez leur culte solennel ,
 Et songez qu'en bonne justice
 Les prêtres vivent de l'autel.

M. de la Motte , hors d'état de mar-
 cher par un mal de genou , se fit porter
 chez Madame la Duchesse d * * * jusques
 dans son appartement à S * * * où elle
 étoit , & lui dit ces vers.

Que l'on ne cherche plus à surprendre ma foi .
 Je ne croirai plus rien. Quoi rien ? Plus rien ,
 vous dis-je :

J'avois eu maint & maint prodige
 Qui se démentent tous chez moi.
 Des goutteux , des paralitiques
 Dans l'horreur de l'embrasement ,

Si l'on s'en rapportoit à certaines chroniques ,
 De leur maison brulante ont fui rapidement.
 Ces conteurs ont menti ; non , l'amour de la vie
 Jamais d'un corps noué n'a brisé les liens ;
 La terreur du poignard , l'effroi de l'incendie
 Manquent tous les genoux qui ressembloient aux
 miens :

Je n'en ai que trop fait la triste expérience.

Je meurs si je ne vous vois pas ;

Et pour chercher votre présence

Je ne puis pourtant faire un pas :

Vous voilà, direz-vous, n'est-ce pas un mi-
 racle,

Que l'ardeur de me voir a seul exécuté ?

Il est vrai, je vous vois, j'ai franchi tout
 obstacle ;

Mais j'en ai honte, on m'a porté.

Dans le tems que M. Boisle prétendoit
 faire voir dans un Microscope qu'il di-
 soit venir d'Hispaham, des animaux qui
 naissoient dans le sang, selon son sys-
 tème, & causoient toutes les maladies,
 M. de la Motte qui s'étoit trouvé avec
 Madame la Duchesse d * * chez lui,
 fit à cette occasion les vers suivans.

Partout la nature est féconde ;

Partout elle a semé mille germes nouveaux ;

Et chaque animal est un monde

Qu'habitent d'autres animaux.
 Le Méandre secret, qui dans nos cœurs circule,
 Pour mille hôtes divers est un vaste océan :

Ainsi le prouve à l'incrédule
 Le Microscope d'Hispaham.
 Interrogez encor cet oracle oculaire,
 J'enverrai de mon sang, vous pourrez en user :
 Je le perdrais tout pour vous plaire ;
 J'en perdrai pour vous amuser.

Je ne permets pourtant qu'à votre seule vue
 De découvrir quel peuple vit en moi :

La forme que je lui prévois
 Ne vous sera pas inconnue.

Regardez bien, que voyez-vous ?
 Un million de petits fous.

Eh bien ! voyez comme ils s'agitent,
 Race incapable de repos,

Leurs aîles ne sont pas oisives sur leurs dos,
 Ils s'élèvent, se précipitent,

Lançant de toutes parts leurs petits javelots ;
 Et la flamme à la main ils embrasent les flots

De la propre mer qu'ils habitent.
 Or de votre pitié j'entrevois le dessein,

Vous voudriez chasser ce peuple de mon sein :
 Mais quoi ! ces animaux n'ont point d'antagoniste ;

Vous en feriez chercher en vain,
 L'Esculape nouveau n'en a point sur sa liste,
 De plus observez-les, vous verrez sur leur front

Qu'ils ne craignent rien pour leur
gloire ;
Je les sens bien, on peut m'en croire ,
Et l'origine dont ils sont
Est le garant de leur victoire.

M. de la Motte étant venu à S * * fit ,
pour obtenir de Madame la Duchesse
d** , quelques momens d'entretien , ces
vers-ci.

On ne fait pas des vers pour rien ;
Tout rimeur veut du moins la gloire pour sa-
laire ;
Je vends les miens plus chers , & j'en veux, sans
surfaire ,
Une heure de votre entretien.
Oui , c'est mon dernier mot , & je veux vous
entendre ;
Choisissez du récit ou du raisonnement ,
De l'esprit ou du sentiment ,
Pour sujet vous pouvez tout prendre ,
Pourvu que vous parliez j'aurai contentement.
Si c'est raisonnement , je compte sur la force ,
La profondeur , la netteté ;
Vous n'en restez point à l'écorce ,
Et c'est un jeu pour vous que la solidité.
Si c'est récit , tous les faits dans leurs places
Vont s'arranger à qui mieux mieux ;
Je vous vois du pinceau des graces

Me peindre tout , mettre tout sous mes yeux !
 Si c'est l'esprit , que de fleurs vont éclore ?
 Vous l'inspirez en le louant ,
 Après un trait brillant un autre vient encore ,
 Et vous créez en vous jouant.

Si c'est le sentiment , j'ai de la peine à croire
 Que vous nous en disiez tout ce que vous
 sçavez.

L'amitié seule aura la gloire
 De voir tous ses droits bien prouvés :
 Sur l'amour vous voudrez vous taire ,
 Vous ferez bien , car , entre nous ,
 Vous sçavez moins aimer que plaire ,
 Et j'en sçais là-dessus de plus sçavans que vous.
 Faisons donc un marché durable ,
 Vous aurez de mes vers pourvû que vous
 parliez ;

Concluez , nous voilà liez ,
 A ce prix là je suis inépuisable.

Madame la Duchesse d * * étant à Paris , Madame de Lambert lui amena M. de la Motte , & cette Princesse lui ayant demandé s'il n'avoit pas fait des vers pour elle , il lui dit ceux-ci , qu'elle écrivit comme elle avoit fait tous les précédens.

J'apporte encor à B**dicte
 Des vers sentis & non rêvés ,

Des vers que mon cœur seul me dicte ,
Ecrivez , Princesse , écrivez.



Je ne me lasse point de dire
Les divers transports que m'inspire
Ce charme que vous seule avez ;
Ne vous lassez donc point d'écrire ,
Ecrivez , Princesse , écrivez.



A ce cœur qui pour vous est devenu Poëte
N'avez-vous pas promis une amitié parfaite ?
Payez donc ce que vous devez ,
Du moins reconnoissez la dette :
Ecrivez , Princesse , écrivez.



Je recommande encor à votre complaisance
Le pauvre enfant que vous sçavez :
Loin de sa mere il pleure son absence ,
Tout est exil pour lui s'il n'est où vous vivez ;
Songez qu'il est d'une auguste naissance ,
Ne l'oubliez jamais , & pour plus d'assurance
Ecrivez , Princesse , écrivez.



Vous lui devez pour subsistance ,
Acueil , souris & confiance ,

Tendresse encor si vous pouvez ,
 Je me remets de tout à votre conscience ;
 En payant donnez-vous quittance ,
 Ecrivez , Princesse , écrivez.

Madame la Duchesse d* * étant revenue à Paris après avoir été long-tems à S* * , M. de la Motte , la premiere fois qu'il vint chez elle , lui dit ces vers.

Pour éteindre en moi cette ardeur ,
 Ce desir né sans espérance ,
 Hier j'encourageois mon cœur
 A profiter de votre absence.



Je disois , tu ne la vois plus , ...
 Pourquoi retenir son image ?
 Laissez des soupirs superflus ,
 Un bon oubli seroit plus sage.



Je pardonne de soupirer
 A tous ceux qui suivent ses traces ,
 Pourroient-ils ne pas adorer
 La bonté , l'esprit & les graces ?



Mais toi qui n'es temoin de rien ,
 Qui n'es destiné qu'à te plaindre ,

Devois-tu faire ton seul bien
D'un bien où tu ne peux atteindre ?



C, a mon cœur un peu de raison,
Fais ton remède de ta peine,
L'absence est la bonne saison
Pour briser la plus forte chaîne.



Non, dit-il, mon sort est rempli ;
Je souffre, il est vrai, mais j'adore.
Plutôt tous les maux que l'oubli :
Quoi qu'il en coûte, aimons encore.

Madame la Duchesse d** étant revenue de S**, M. de la Motte vint chez elle, & sur ce qu'elle lui demandoit des vers dont il ne pouvoit se souvenir, il fit les vers suivans.

Quand je ne vous vois pas que je vous dis de choses !

Par mes divers transports, je compte les momens :

L'automne a moins de fruits, le printems moins de roses

Que mon cœur n'a de sentimens.
Transports, ardeurs, desirs, en moi tout est extrême ;

Je sens ce que jamais je n'aurois pu prévoir ;
Le Dieu que vous sçavez en est surpris lui-même ,

Et ce n'est que depuis que j'aime
Qu'il a connu tout son pouvoir.

Pour vous apprendre à vous jusqu'où va votre empire ,

Je me promets souvent de vous redire

Ce qui me passe par le cœur ;

Et dans ce projet j'aime à croire

Qu'on en plaît mieux à son vainqueur,

Plus on lui prouve sa victoire.

Mais je m'arrange vainement ,

Dès que je vous vois l'yvresse du moment

De l'état de mon cœur ordonne ,

Et dans l'excès de son ravissement

Toute mémoire m'abandonne ,

Je ne suis plus que sentiment.

Au commencement de l'année 1728.
Madame la Duchesse d** étant allée
chez Madame de Lambert, M. de la
Motte, qui y étoit, présenta à cette Prin-
cesse pour étrenne les vers suivans.

ÉTRENNES.

Pour l'an qui commence son cours

Je cherchois un don à vous faire :

Les Dieux à qui j'avois recours

Pouvoient seuls me tirer d'affaire.

Je garde le fidèle état

De leur réponse souveraine ;

En voici donc le résultat ,

Je vous le laisse pour étrenne.



Jupiter dit , du plus beau sang

Je lui fis tirer sa naissance ;

Placée au plus auguste rang ,

Je lui fais part de ma puissance.

A des présens si glorieux

J'ai joint une ame plus qu'humaine ,

Et qu'envieroient même les Dieux :

Je la lui laisse pour étrenne.



Pourquoi t'inquiéter en vain ,

M'a dit Junon , pour la Princesse ,

Ne tient-elle pas de ma main

Le digne objet de sa tendresse ?

C'est moi qui d'un hymen si doux

Entretiens l'éternelle chaîne :

Quel don plus grand qu'un tel époux !

Je le lui laisse pour étrenne.



Tes desirs passent mon pouvoir ,

M'a d'abord répondu Minerve ;

L**** a tout mon sçavoir ,
 Je n'en ai point fait de réserve :
 Tout se dévoile à ses regards ;
 Elle a , comme moi , le domaine
 Et des sciences & des arts ;
 Je le lui laisse pour étrenne.



Qu'exige-tu de mes faveurs ,
 M'a dit le Dieu de l'harmonie ?
 L**** vaut les neuf Sœurs ,
 Seule elle en a tout le génie :
 C'est de moi qu'elle tient son goût ;
 Et cette éloquence soudaine ,
 Qui persuade & qui peint tout ,
 Je la lui laisse pour étrenne.



La charmante Divinité ,
 De qui les ris suivent les traces ,
 M'a dit d'un air déconcerté ,
 Elle m'a dérobé les graces :
 J'ai déjà perdu tout espoir
 Qu'un jour mon fils me les ramene :
 Puisque je ne puis les ravoïr
 Je les lui laisse pour étrenne.



Son grand cœur ne me doit pas peu ,
 M'a dit Mercure , on peut m'en croire ,

Je lui souffle l'esprit du jeu ;
 Mais c'est pour redoubler sa gloire.
 Oui , cet intrépide pari
 Et cette humeur toujours sereine ,
 Dans les revers du biribi ,
 Je la lui laisse pour étrenne.



J'ai donc , sans fruit , importuné
 De mes vœux la troupe celeste :
 Chacun pour avoir trop donné
 Ne se trouve plus rien de reste.
 Pour servir mes vœux empressés
 Toute recherche eût été vaine ;
 Mais les biens dont vous jouissés
 On vous les laisse pour étrenne.



Foible mortel ferois-je mieux
 Que la troupe toute-puissante ?
 Plus embarrassé que les Dieux ,
 Que faut-il que je vous présente ?
 Ce respect de vos graces né ,
 Dont ma muse fut la maraine ,
 Et qu'amour traite en frere aîné ,
 Je vous le laisse pour étrenne.



Mais vous ! songez que par pitié ,
 De ce respect sans espérance ,

Vous m'avez promis amitié,
 Qui plus est encor confiance :
 J'en citerois de bons témoins ;
 Mais votre parole est certaine :
 Ainsi répondez-moi du moins ,
 Je vous les laisse pour étrenne.

Madame la Duchesse d * * ayant fait
 dire à M. de la Motte qu'elle iroit chez
 Madame de Lambert un jour qu'il y
 devoit être , & ayant mandé , lorsqu'il
 l'attendoit , qu'elle ne pouvoit venir ce
 jour-là , il fit les vers suivans , qu'il lui
 dit la premiere fois qu'il vint chez elle.

La Princesse ne viendra point !
 Je n'ai plus rien voulu entendre.
 Et par où coupable en ce point
 Pourriez-vous jamais vous défendre ?



Ce peut-il que se portant bien
 On ait un procédé semblable ?
 La probité n'est donc plus rien,
 La foi , l'honneur n'est qu'une fable.



Petits ! foyez amis parfaits ,
 Soyez sinceres & fidelles ;

Mais les Princes ne sont pas faits
Pour songer à ces bagatelles.



Dieu sçait quels mots dans mon dépit
M'échappoient contre ce que j'aime :
Titres & rang j'ai tout maudit,
Et je me disois à moi-même,
Hélas ! pauvre cœur abusé
Avec tant de délicatesse,
De quoi t'es-tu donc avisé
D'aller choisir une Princesse ?

Quelques jours après Madame la Duchesse d'*** vint chez Madame de Lambert, où étoit M. de la Motte, qui, pour témoigner son repentir des derniers vers, dit ceux-ci.

Où mene un dépit téméraire ?
Et que n'ai-je point mérité ?
J'ai dans mon aveugle colere
Offensé ma Divinité.



Elle dont la bonté touchante
Songeoit à réparer mes pleurs,
Tandis que mon ame imprudente
Querelloit ses fausses rigueurs.



O toi de ma faute complice !
 Muse qui m'osas inspirer ,
 En servant mon triste caprice
 Falloit-il te déshonorer ?



Est-il châtement qui suffise
 A punir de semblables traits !
 Va , que le nom de L****
 Te soit interdit pour jamais !



Toi lyre qui me fut donnée
 Pour plaire & m'immortaliser,
 Puisqu'un crime ta prophanée,
 C'est au remords à te briser !



Mais je l'entens, qui , gémissante,
 Demande grace en votre nom ;
 Ce nom retient ma main tremblante ;
 Parlez , la briserai-je , ou non ?

Le Roi de Pologne, Stanislas, étant ve-
 nu voir Madame la Duchesse d** à S**,
 & lui ayant témoigné qu'il se trouveroit
 fort honoré d'être au nombre de ses

Bergers, cette Princesse lui en accorda le titre, & ajouta à cette faveur quelques galanteries où son esprit, son sçavoir & son bon goût se faisoient également admirer. Le Roi Stanislas lui écrivit à cette occasion une Lettre fort galante, dont M. de la Motte entendit la lecture, sur quoi il fit les vers qui suivent,

Un Roi, trop aimable Bergere,
S'enrolle parmi vos Bergers,
Il veut habiter nos vergers
Dans le seul espoir de vous plaire;
L'amour devoit à vos appas
Une victoire si complete;
Mais pour cela ne pensez pas
Qu'un sceptre vaille une musette.



Sans doute c'est un grand hommage
Que celui d'une Majesté;
Mais enfin la fidélité
Des Rois n'est gueres le partage.
Pour vous enlever ses tributs
Il ne faut qu'une bonne diette,
Et bientôt vous ne croiriez plus
Qu'un sceptre vaille une musette.

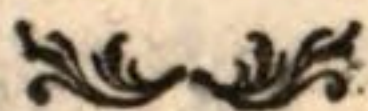


Au premier signal de Bellonne

S'étendrait toute son ardeur ,
 Il n'auroit aucune pudeur
 De vous quitter pour la couronne.
 Pour vous , s'il alloit vous quitter ,
 Quelle honte que sa retraite !
 Gardez-vous donc bien de penser
 Qu'un sceptre vaille une musette.



L'éclat du rang vous sollicite ,
 Voyons si c'est une raison :
 Pour L**** B**
 Les Rois ne sont pas sans mérite ;
 Mais quand pour un bonheur plus doux
 L**** devient Lisette ,
 Qui croira jamais entre nous
 Qu'un sceptre vaille une musette ?



N'allez pas au pouvoir suprême
 Comparer le champêtre état.
 Que fait un Héros ? Il combat ,
 Et que fait un Berger ? Il aime :
 L'un donne à sa Dame une cour ,
 L'autre une tendresse parfaite.
 Peut-on soupçonner en amour
 Qu'un sceptre vaille une musette !



Pour les Rois rien de désirable

Que des fujets & des Etats ;
 Un monde feul ne fuffit pas
 A leur orgueil infatiable ,
 Un empire fans cefle accru
 Eft tout ce que leur cœur fouhaite ;
 Mais un Berger n'a jamais cru
 Qu'un fceptre vaille une mufette.



Qu'est-ce qu'un Roi pour vous peut
 faire ?

Garder quelques jours vos troupeaux :
 On le fçauroit dans nos hameaux ,
 C'est une gloire paffagere.
 Mais pour transmettre à l'avenir
 Votre triomphe & fa défaite ,
 Quelqu'un voudroit-il foutenir
 Qu'un fceptre vaille une mufette ?

M. de la Motte ayant vu Madame
 la Duchefle d** chez Madame de Lam-
 bert fans lui payer le tribut ordinaire
 des vers qu'il avoit coutume de lui dire,
 cette Princeffe lui en fit des plaintes ;
 fur quoi il fit ceux-ci , qu'il lui dit la
 premiere fois qu'il la revit chez Ma-
 dame de Lambert.

Quand vous fouffrez que je vous voie ,
 Autant de fois vous faudroit-il des vers ?

C'est bien le moindre prix d'une si grande joie,
 Jamais plaisirs n'auroient été moins chers.
 Mais hélas ! pour chanter suffit-il que l'on
 aime ?

Le cœur est toujours prêt, l'esprit n'est pas de
 même ;

Dès que vous paroissez je me sens assiéger
 De transports inconnus à l'ame la plus tendre ;
 Mais tous ces sentimens , quand il faut vous
 les rendre ,

Ne sont pas aisés à ranger :

On chante en y pensant , sans y penser on
 aime ;

Le cœur est toujours prêt, l'esprit n'est pas de
 même.



Si quelquefois je veux mettre mon soin
 A peindre tous les dons par où vous sçavez
 plaire ,

De mes efforts le succès ordinaire

C'est de voir combien j'en suis loin.
 Qui jamais à son gré peut louer ce qu'il aime !
 Le cœur voit & sent tout , l'esprit n'est pas de
 même.

M. de la Motte fit ces vers pour Madame la Duchesse d * * dans le tems de Pâques l'année 1728 , & les lui dit à l'Arsenal où elle l'avoit invité de venir.

Un Confesseur, qu'on m'avoit dit fort doux,
 Hier de mes péchés ouït la kirielle,
 Où je glissai comme une bagatelle
 Les vers galans que j'avois faits pour vous.
 Oh ! oh ! dit-il, ceci devient plus grave,
 Des vers galans ! je ne sçais rien de pis.
 De deux yeux, quels qu'ils soient, se déclarer
 l'esclave

N'est pas chemin de Paradis.

Je vous nommai pour mon excuse ;
 Car même en s'accusant ne s'excuse-t-on pas ?
 Tant pis encor, dit-il, plus l'objet a d'appas,
 Et plus tard on s'en désabuse :
 Si L**** est votre choix
 Je n'en dois être que plus rude :
 La voir ou l'entendre une fois
 Vaut tout autant que péché d'habitude.

Madame la Duchesse d** étant à S**
 dans le printems, M. de la Motte fit
 ces vers-ci.

Vole à S*, cher enfant, vole près de ta mere ;
 Rends-toi dans ces aimables lieux
 Où tu vas voir maint & maint frere
 Nés comme toi d'un regard de ses yeux :
 Observe tout & demeure invisible.

Mais à quoi bon ce soin ? hélas !
 Sans te cacher, il n'est que trop possible
 Qu'elle ne t'apperçoive pas.

Va dès le lever de l'aurore,
 Vole dans ses jardins préparer ses plaisirs,
 Intéresse Zéphir & Flore
 A prodiguer leurs dons au gré de ses desirs,
 Et de l'ardeur de tes soupirs
 Toi-même aide à les faire éclore.
 Accompagne par-tout sa cour;
 De tous ses entretiens sois le témoin fidelle,
 Retiens-en bien les traits, la finesse & le tour:
 Que tu serois charmant à ton retour
 Si tu sçavois les redire comme elle.
 Si l'ennui la prend quelquefois,
 Puisse-t-elle pourtant n'en point sentir l'at-
 teinte,
 Glisse adroitement sous ses doigts
 Ces vers où mon ame s'est peinte,
 Ces tendres vers par le cœur enfantés;
 Et si tu la voyois sourire
 A quelqu'un de ces traits par toi-même dictés;
 Reviens sur le champ me le dire;
 Ce bonheur, comblant mon espoir
 Me tiendrait presque lieu du plaisir de la voir.

Madame la Duchesse d** qui avoit
 soin depuis long-tems de donner à M.
 de la Motte du ruban pour mettre à sa
 canne, lui en ayant envoyé, il vint
 quelques jours après chez elle & lui dit
 ces vers-ci & ceux qui suivent, qu'il
 avoit faits, arrêté dans sa chaise à la

porte de la conférence , vis-à-vis l'hôtel du M**.

Il m'a pris , quoi , m'allez-vous dire ?
 Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
 Qui ? Ce petit lutin qui de vos yeux est né,
 Et de qui je subis l'empire.

Il dit que le présent ne regarde que lui .

Qu'il sçait les desseins de sa mere ,
 Et que , si près de vous je perdois son appui ,
 Pareil don ne me viendrait guere.
 Il en faut convenir , il connoît bien ses droits ;
 Et puissiez-vous vous-même aussi bien les con-
 noître.

Je me soumets donc à ses loix ,
 Du ruban & de tout je le laisse le maître.

Selon que son caprice en dit ,
 C'est lui qui m'en fait part & qui me le mesure,
 Qui prend ma canne & l'embellit
 De ce tissu pour moi plus cher que la ceinture
 Qui jadis de Venus a fait tout le crédit.

Vous m'allez trouver bien crédule ;
 Mais j'en ai fait l'épreuve , & depuis plus
 d'un an

Sur son flambeau , sans doute, il passe ce ruban ;
 Car dès que j'y touche , je brûle ,
 En vain voudrois-je lui ravir
 Ce trésor dont seul il s'empare ;
 Il le garde comme un avare ,
 Qui , de peur d'en manquer , tremble de s'en
 servir.



Me voici reposant sur les bords de la Seine ;
 Vis-à-vis de votre Palais ,
 Mon œil ne le voit pas , mais mon esprit m'y
 mene ,

Et jugez combien je m'y plais.

Jusqu'où l'illusion va-t-elle !

J'entre chez vous & j'entens cette voix
 Qui redonne toujours une force nouvelle
 Au feu qu'elle alluma dès la première fois.
 Là mille jeux badins voltigent sur vos traces ;
 J'écoute ces discours si brillans & si doux ,
 Que dictent à l'envi la raison & les graces ,
 Et dont l'art n'est sçu que de vous.

Là certain Dieu qui me conseille ,
 D'un moment d'audience implore la faveur ,
 Et j'ose vous dire à l'oreille
 Ce que je voudrois bien qui passât jusqu'au
 cœur ;

Du moins je vous y vois sourire.
 Et qui ne croiroit pas mes vœux récompensés,
 Quand pour prix de mes vers vous daignez les
 écrire ?

C'en est beaucoup , m'allez-vous dire :
 Oui, c'est trop, & pourtant ce n'en est pas assez,
 Quoi ! ce n'est pas assez ? Est-ce que ma ten-
 dresse

Ose former d'autres souhaits ?

Que voulez-vous ? Le cœur a ses instans d'y-
vresse ,
Il faut laisser passer l'accès.

Madame la Duchesse d** étant re-
venue de S** à Paris , fut chez Ma-
dame de Lambert , où M. de la Motte
lui dit ces vers qu'il avoit composés
sur son départ quand elle fut à S** ,
& ceux qui suivent qu'il avoit faits pen-
dant son absence.

Du M** part & je demeure ,
Touché de mon gémissement ,
L'enfant que vous sçavez en pleure ,
Et dit lui-même à tout moment ,
Du M** part & je demeure.



Encor dans cet éloignement ;
Si j'en mourrois ; à la bonne heure ;
Mais un cœur vit de son tourment ;
Je vis & je ne sçais comment
Du M** part & je demeure.



On souffre beaucoup en aimant ,
Me dit l'enfant , sans qu'on en meure ;
Mais se plaindre est soulagement :

Je me plains donc amèrement,
Du M** part & je demeure.



Si dans ce triste accablement
Quelquefois le sommeil m'effleure,
Je m'écrie encor en dormant
Du M** part & je demeure.



Que bientôt un retour charmant
Rende ma fortune meilleure;
Puissai-je dire incessamment,
Elle est ici, qu'elle y demeure.



Mais quoi! je vous revois, est-ce un enchan-
tement,

Ou bien si mon desir me leurre?

Prêtez-moi donc l'oreille: ah! c'est vous su-
rement:

Je suis bien là, que j'y demeure!

DEpuis que vous êtes à S**
Tout m'attriste, tout m'importune,
Les plaisirs se changent en maux,
La santé même est infortune;
Je me fais de tout un poison,
De l'air même que je respire:

N'en

N'en sçauriez-vous pas la raison ?
Devinez ce que je veux dire.



Si quelquefois je veux sortir
De cette longue phrénésie,
J'ai recours, pour m'en garantir,
A quelque lecture choisie ;
Mais des plus rians Ecrivains
Aucun ne peut se faire lire,
Le livre me tombe des mains,
Devinez ce que je desire.



Si d'autres fois pour m'émouvoir
Et vaincre un ennui taciturne,
Je vais essayer le pouvoir
Du Brodequin & du Cothurne,
Insensible aux plus beaux endroits,
Je ne puis admirer ni rire ;
Racine & Moliere sont froids,
Devinez ce que je desire.



En vain l'Amphion de nos jours
Forma d'harmonieux spectacles,
Les rochers ne sont pas plus sourds
Que je le suis à ces miracles ;
Je suis sûr même qu'Apollon
M'étourdirait avec sa lyre ;

Mon cœur rappelle un plus beau son ;
Devinez ce que je desire.



Quand le jour s'éteint , le sommeil
Va de ses pavots secourables ,
Jusques au retour du soleil ,
Soulager les plus misérables ;
Pour moi seul ses dons n'ont plus lieu ,
De ma paupière il se retire ,
En vain j'implore un autre Dieu ,
Devinez ce que je desire.



Dirai-je plus ? Si quelquefois
Mon bonheur près de vous me mène ;
Si du charme de votre voix
Vous trompez quelque tems ma peine ,
Votre accueil même le plus doux
Ne sçauroit encor me suffire :
Je souffre encor auprès de vous ,
Devinez ce que je veux dire.



Prodige où je ne comprends rien !
Eh ! qui me le fera comprendre ?
Seroit-il donc quelque autre bien
Que vous voir & que vous entendre ?
Que souhaitai-je donc ? Hélas !
Comment pourrois-je vous le dire ,

Si moi-même je n'ose pas ;
Deviner ce que je veux dire.

Vers que M. de la Motte fit au commencement de l'année 1729. pour Madame la Duchesse d * *.

On a bientôt dit ce qu'on sent ,
L'esprit ne l'étend qu'avec peine ;
Pourquoi prendre un tour languissant ?
Je vous adore est mon étrenne.



Les beaux discours furent le lot
Que choisit le Dieu d'Hypocrenne ;
Certain Dieu dit tout en un mot :
Je vous adore est mon étrenne.



Graces , raison , esprit & gout ,
En quatre mots voilà du M * * :
Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit tout :
Je vous adore est mon étrenne.



Voilà tout mon petit trésor
Pour cette année & la prochaine ,
Dans mille ans je dirai encor
Je vous adore est mon étrenne.

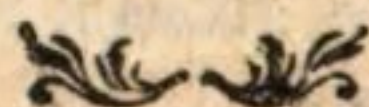
Comme encens recevez mes soins ,
 Que personne ne s'y mépren ne ,
 Je n'ai pas dit que j'aime , au moins ,
 Je vous adore est mon étrenne.

Vers de M. de la Motte pour Madame la Duchesse d* * qu'il lui dit chez Madame de Lambert.

Voici des vers , en ce moment
 J'ignore ce qu'ils vont vous dire ;
 Je ne sens bien distinctement
 Que le besoin de vous écrire.



A former d'abord un projet
 Ne croyez pas que je m'amuse ,
 Vous êtes toujours mon sujet ,
 Et mon cœur est ma seule muse.



Le cœur dit tout ce qui lui vient ,
 Jamais le choix ne l'embarrasse ,
 Et c'est à lui seul qu'appartient
 Et l'entouffiasme & la grace.



L'esprit , toujours dans l'embarras ,
 Toujours chancelle , toujours doute ,
 Le pauvre esprit , il ne dit pas
 Ce que le moindre mot lui coute.

Ainsi pour vous ingénument
 J'avoueraï mon respect extrême ;
 Je vous avertis seulement
 Que je respecte comme on aime.



Quoi donc ! est-ce ma faute à moi
 D'être né si loin de l'Altesse ?
 Puis-je mais de n'être pas Roi,
 Et que vous, vous soyez Princesse.



La plus superbe dignité
 Défend-elle qu'on vous adore ?
 Non, non, fussiez-vous Majesté
 Je vous adorerois encore.



Enfin je prends mon droit d'aimer
 D'où vous prenez celui de plaire ;
 S'il vous est permis de charmer,
 Il me l'est de vous laisser faire.



Si l'aveu m'en est interdit,
 Par l'égard que le rang impose,
 Supposez que je n'ai rien dit,
 Mais foyez sûre de la chose.

Madame la Duchesse d** étant allée
 chez Madame de Lambert avant que

de s'en retourner à S**, demanda à M.
de la Motte , qui y étoit , le tribut de
vers qu'il avoit coutume de lui payer :
il lui dit ceux-ci.

Ne faisons plus de vers , le dessein en est pris
Et la raison me le conseille.

Mais j'entens que mon cœur n'est pas du même
avis :

Si tu n'as plus de vers tu n'auras plus l'oreille.



La menace m'effraye, & je sens qu'en tremblant
Ma muse à ce coup se réveille.

La peur me tient lieu de talent.

Faisons encor des vers afin d'avoir l'oreille.



Combien de sentimens ai-je fait éclater !
Si je les répétois ce ne seroit merveille.

Le cœur se plaît à répéter ;

Mais par malheur il faut du nouveau pour
l'oreille.



Eh bien ! je varierai , puisqu'il le faut ainsi ;

Mais je demande la pareille ,

Et que vous promettiez , pour varier aussi ,

De me donner mieux que l'oreille.

Madame la Duchesse d** pour engager M. de la Motte à venir à S** où elle étoit , lui fit dire que s'il ne s'y rendoit , il n'y auroit plus entre elle & lui ni d'amour ni d'amitié : il y vint tout incommode qu'il étoit , & lui dit ces vers-ci & ceux qui suivent.

Si je ne vais à S* quelle est votre menace ?
 Plus d'amour , dites-vous , plus même d'amitié.
 Quoi ! jusques-là j'encours votre disgrâce ?
 Bon Dieu , que je me fais pitié !



Mais , s'il vous plaît , entendons-nous l'un
 l'autre :
 Plus d'amour. Quel amour ? Eclaircissons-nous
 bien.

Vous ne sçauriez bannir le mien :
 Est-ce que , par hazard , vous parleriez du
 vôtre ?



En ce cas , le plaisir suspendroit mon effroi ;
 Et mon cœur dit déjà ce mot de Fontenelle :

Ah ! que ne m'est-elle infidelle ,
 Elle auroit soupiré pour moi.

Autres vers de M. de la Motte.

Belle question à former !
 Quel est le plus grand don que le Ciel peut
 nous faire ?

Vous m'allez soutenir que c'est le don de plaire ;
 Moi je soutiens que c'est celui d'aimer.



Plaire est , me direz-vous , la suprême puissance ,

Il est bien glorieux de pouvoir tout charmer.

J'en conviens ; mais en récompense

Il est plus doux de s'enflamer.



Sur quelque illusion que notre orgueil s'appuie ,

L'encens ne remplit pas nos vœux ,

Souvent la Déesse s'ennuie ;

Mais quiconque adore est heureux.



Chacun prise ses avantages.

Goutez votre bonheur , je n'en envierai rien :

Si vous sçavez des cœurs gagner tous les hom-

mages ,

Moi je sçais donner tout le mien.



Et jugez à quel point ma tendresse m'est chère ,

A peine puis-je l'exprimer ;

Je n'acheterois pas la gloire de vous plaire

Au prix de vous en moins aimer.

Autres vers de M. de la Motte.

Pour me distraire un peu de mon tendre esclavage,
 Sur les sciences & les arts
 J'ai voulu porter mes regards,
 Et n'en sçais gueres davantage.



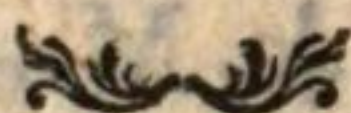
A la Géométrie envain je veux toucher,
 Depuis qu'en ses mysteres j'entre,
 J'en apprens seulement que vous êtes mon centre,
 Et que je tourne autour sans pouvoir l'approcher.



De la Géographie une étude profonde
 Ne m'offre qu'un cahos où mon esprit se perd,
 Les lieux où vous vivez me semblent tout le monde,
 Le reste n'est plus qu'un désert.



Astronome, je monte à la sublime voute
 Où brille le flambeau des Cieux,
 Et quand je l'ai parcourue toute,
 Je vois qu'il n'est pour moi d'autre astre que vos yeux.



Me voici dans les arts , & d'abord je con-
temple

L'Architecture & ses nobles projets ;
Mais que m'importent ses secrets ,
S'il ne m'est pas permis de vous bâtir un temple.



Laiissons la Peinture à l'écart ,
Dussai-je être un second Apelle ,
Qu'apprendroient à mon cœur ses leçons & son
art ?

Il vous peindra toujours mieux qu'elle.



Enfin dans le sacré vallon
Si je cours implorer le secours d'Apollon ,
Au lieu de lumières nouvelles ,
Je n'en puis tirer que ces mots.
Apollon chante les héros ,
L'Amour seul sçait chanter les belles.



C'est ainsi que j'ai fait mon cours ,
Et toute mon expérience
M'apprend que vous aimer toujours
Sera mon unique science.

RONDEAU redoublé de M. de la
Motte pour Madame la Duchesse d**.

qu'il lui dit chez Madame de Lambert.

On ne peut pas tout ce qu'on veut ,
On finit moins qu'on ne commence ,
On ne veut pas tout ce qu'on peut ,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.



La seule gloire qui me meut
Est de bien chanter L**** ;
On ne peut pas tout ce qu'on veut ,
Et j'en tente envain l'entreprise.



Hélas ! quelle est mon impuissance !
Son portrait vingt fois retouché
N'est encor qu'à peine ébauché ;
On finit moins qu'on ne commence.



Quand je la vois mon cœur s'émeut ,
Alors des maux qu'elle me cause
Je puis lui parler ; mais je n'ose :
On ne veut pas tout ce qu'on peut.



Que n'entend-elle mon silence ?
Et quel bonheur si quelque jour
Ses yeux me disoient à leur tour ,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.



J'ai seul droit à ce bien suprême ,
 S'il n'est dû qu'aux plus tendres vœux
 Et qui peut égaler mes feux ?
 A moins que d'être l'amour même
 On ne peut pas.

M. de la Motte ayant écrit une Lettre à Madame la Duchesse d** d'un style fort sérieux , en lui faisant présenter un ouvrage qu'il venoit de donner au public , elle se plaignit dans sa réponse , que de ce qu'à force de respect il manquoit à celui qu'il lui devoit : sur quoi il fit les quatre vers suivans.

Quand un respect tendre & jaloux
 Ne reçoit pas sa récompense ,
 Avec Bergere comme vous ,
 Le pur respect est la vengeance.

La même Lettre de Madame la Duchesse d** étoit signée , & M. de la Motte , qui depuis quelque tems n'avoit point composé de vers pour elle , prit occasion de sa signature , qu'il avoit autrefois traitée de talisman , pour faire ceux-ci.

Quoi ! vous avez recours aux charmes,
 A ce nom tout-puissant dont les enfans ailés
 Font toujours leurs plus fortes armes,
 L * * e B * * * e avec B * * mêlés ?

Vous voulez donc que ma muse revienne ?
 Et bien soit , la voilà ; mais contentez - la
 mieux ,

Sinon , j'en jure par vos yeux ,
 Il n'est B * * * e qui tienne ,
 En vain employerez vous le ciel & les enfers ,
 Sans tête à tête point de vers.

Madame la Duchesse d** qui n'avoit
 pas été depuis long-tems chez Madame
 de Lambert , y fut un mardi , & fit dire
 à M. de la Motte , qui y étoit , qu'il n'a-
 voit aucune part à sa visite , étant fort
 mécontente de n'avoir reçu aucun signe
 de sa part : quand elle y arriva il lui dit
 ces vers-ci.

Vous rendez au Mardi votre aimable présence ;
 Mais ce n'est pas pour moi que vous vous
 laissez voir :

Je reste cependant , contre votre espérance ,
 Je devrois vous punir de votre indifférence ;
 Mais quel sera mon désespoir
 Si c'est là la bonne vengeance !

Long - tems après Madame la Du-

chesse d* * étant retournée chez Madame de Lambert , elle demanda à M. de la Motte s'il n'avoit rien fait pour elle , il lui répondit par ces vers , qu'il avoit faits sur le champ.

Pourquoi voulez-vous que j'écrive ?
Que vous diroient mes vers , que ce que vous
sçavez ?

Pour connoître une flamme aussi tendre que
vive ,

Relisez seulement les vers que vous avez :

Vainement mon esprit s'excite ,
Ma passion constante est tout ce que j'y vois :

Pour vous , hélas ! ce n'est qu'une redite ,
C'est toujours nouveauté pour moi.

F I N.

...
...
...
...
...
...

...
...
...
...
...
...
...
...
...
...

FIN





La Motte, Antoine Houdar de,

Lettres

S.l. 1754

Epist. 397

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403160-0

VD18 14562200-001